

ARCHIVES & SOUVENIRS DE FAMILLE

D'où nous venons

Une histoire de famille à transmettre



LAURENT ET FABIAN / SAINT-ÉTIENNE, 1981

Album réuni par Fabian Regairaz

REGAIRAZ • VARGUES • CADET • MIGNON • TOULELAN

À CEUX QUI OUVRIRONT CE LIVRE

Vous êtes la suite de cette histoire

Un jour, ces visages auront besoin de vous. Vous saurez peut-être encore lequel était Ménard, qui se cachait derrière le surnom de Manou, et pourquoi un voilier répondait au nom de Pou-Pénélope. Puis les voix s'éloigneront. C'est pour ce moment-là que ce livre existe.

Nous avons choisi de remonter le temps. D'abord les photographies les plus proches de nous, les deux frères, leurs parents et les maisons de l'enfance. Puis les grands-parents, les ateliers, les départs, les familles dont les noms viennent s'assembler au nôtre. Chaque génération rend la suivante un peu moins mystérieuse.

On y rencontre des gens qui travaillent, aiment, plaisantent, se trompent et recommencent. Leurs métiers comptent ; leurs gestes davantage encore. Une couturière fabrique une tente. Un horloger choisit son apprentissage pour gagner, selon son fils, une demi-heure de sommeil. Un enfant défend son sweat Capitaine Flam devant un photographe. L'histoire familiale a heureusement résisté à la photographie officielle.

Ce livre n'est pas une galerie de modèles. Robert Vargues a laissé un récit tendre et parfois rude ; ses souvenirs gardent les contradictions de ceux qu'il a connus. Les transmettre, c'est accepter que les personnes aient été plus complexes que leurs portraits.

À votre tour, gardez les noms au dos des photographies. Notez les lieux et les dates, même approximatives. Demandez qui raconte. Et si quelqu'un conteste un détail au prochain repas de famille, servez le café : les archives viennent de s'ouvrir.

Album et légendes : Fabian Regairaz. Témoignage de Robert Vargues commencé le 24 janvier 2002. Nouvelle composition familiale, octobre 2026.

Couverture : Laurent à gauche et Fabian à droite, Saint-Étienne, 1981. Photographie identifiée par la légende de l'album, reproduite sans retouche générative.

Sommaire

Vous êtes la suite de cette histoire	2
Lire les visages, suivre les liens	4
Les générations proches	5
Remonter le temps	8
Les deux frères	9
L'été du Pou-Pénélope	21
Noëls, rue de la République	27
Avant nous	36
Ménard et Huguette	46
Louis et Gabrielle, vus par Robert Vargues	52
Du côté d'Huguette : les Mignon	110
Du côté de Christian	120
Aux origines	125
Les fratries et les surnoms	126
Ce qui reste ouvert	127
Sources et fabrication	129
Index des personnes	131
Ce que vous nous ajouterez	132

Lire les visages, suivre les liens

Trois voix traversent ce livre

Le récit éditorial relie les documents et donne des repères. Les paroles attribuées à Fabian proviennent des légendes de son album. Le chapitre « Louis et Gabrielle, vus par Robert Vargues » conserve le témoignage de Robert dans son ordre propre : il interrompt volontairement la remontée chronologique du reste du volume.

Ce que nous savons, ce que nous cherchons

Les identités et les parentés reprises ici sont celles des documents transmis. Leur cohérence interne a été contrôlée ; toutes les filiations n'ont pas fait l'objet d'une nouvelle vérification dans l'état civil. Les arbres sont donc des repères de lecture du dossier familial. Les traits pointillés indiquent un raccord hypothétique, jamais une filiation acquise.

Le mot « vers » conserve une approximation. Une date suggérée d'après une tenue reste une estimation. Les réserves de l'album sont regroupées en fin de volume pour que les descendants puissent poursuivre les vérifications.

Les photographies et leurs limites

Les images sont extraites du PDF transmis, sans nouvelle reconstruction des visages. Le repère R signale une restauration par intelligence artificielle déjà présente dans cette source : ses détails ne peuvent servir de preuve. Les vues de contexte sont des photographies plus récentes des lieux, identifiées comme telles.

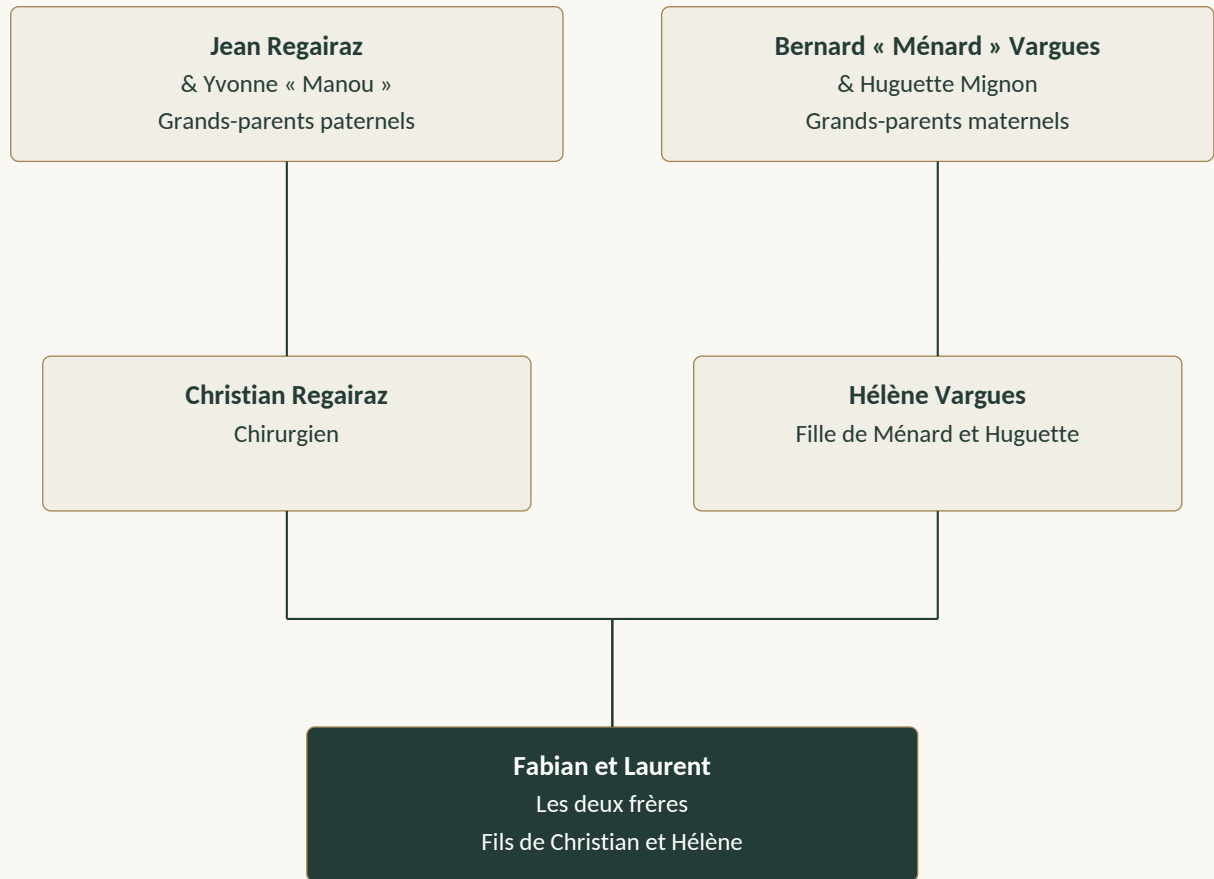
Le portrait d'atelier de 1981 figure en couverture et dans le récit. Cette reprise est volontaire : l'image ouvre le livre, puis retrouve son anecdote. Les autres documents utiles sont conservés avec leurs légendes et leurs crédits.

Une correction certaine

Louis fils est né le 3 novembre 1915 et mort le 27 septembre 1929 selon le dossier : il avait treize ans, à quelques semaines de ses quatorze ans. Les formulations anciennes arrondissant son âge restent, lorsqu'elles appartiennent au témoignage, des formulations du témoin.

Les générations proches

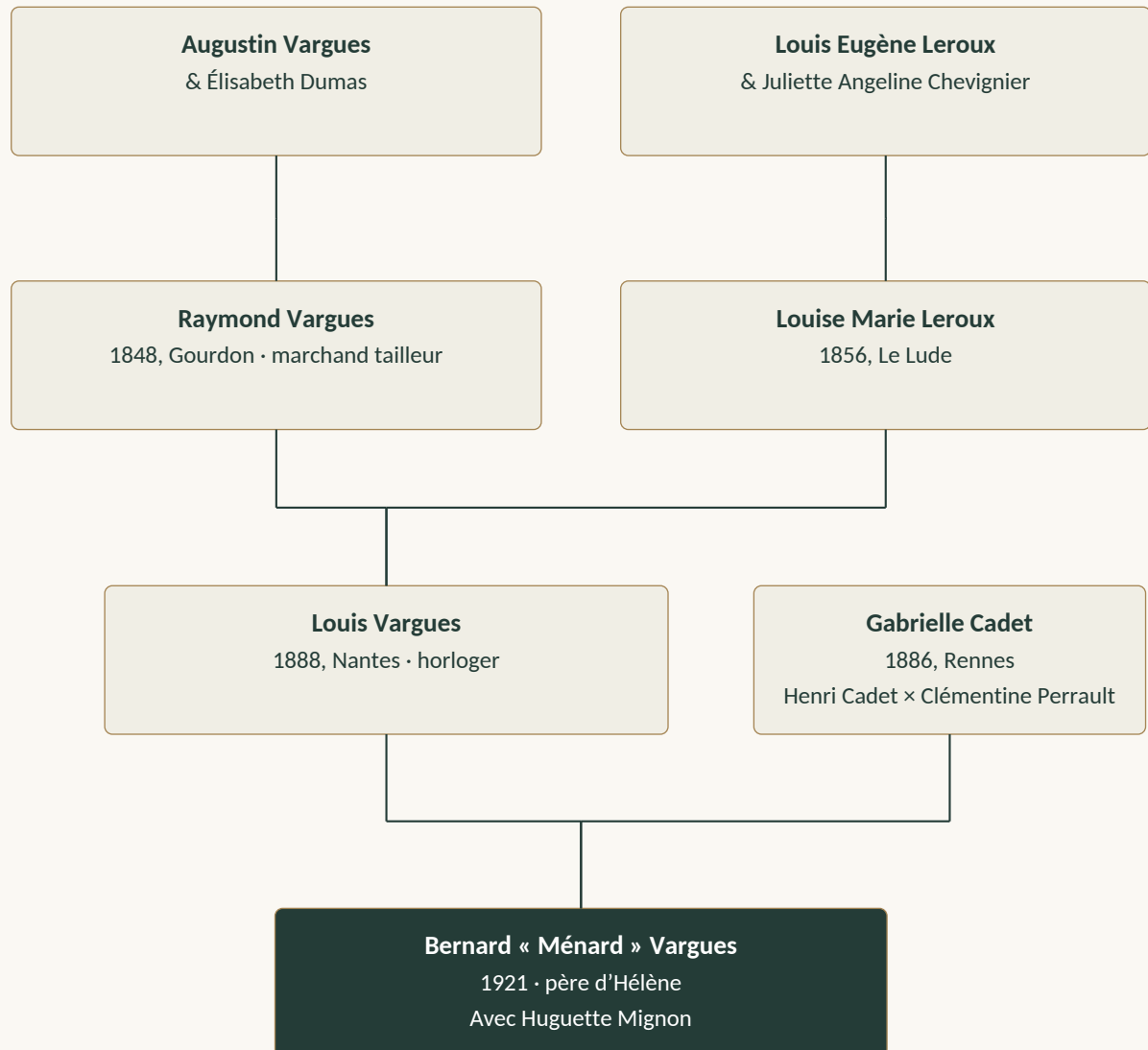
Repère de parenté · d'après les documents familiaux



Catherine Regairaz, épouse de Philip Tootell, est la sœur de Christian : elle est la tante paternelle des deux frères. Robert Vargues est le frère de Ménard : il est leur grand-oncle maternel.

La branche Vargues et Cadet

La lignée qui conduit de Gourdon et du Lude à Hélène

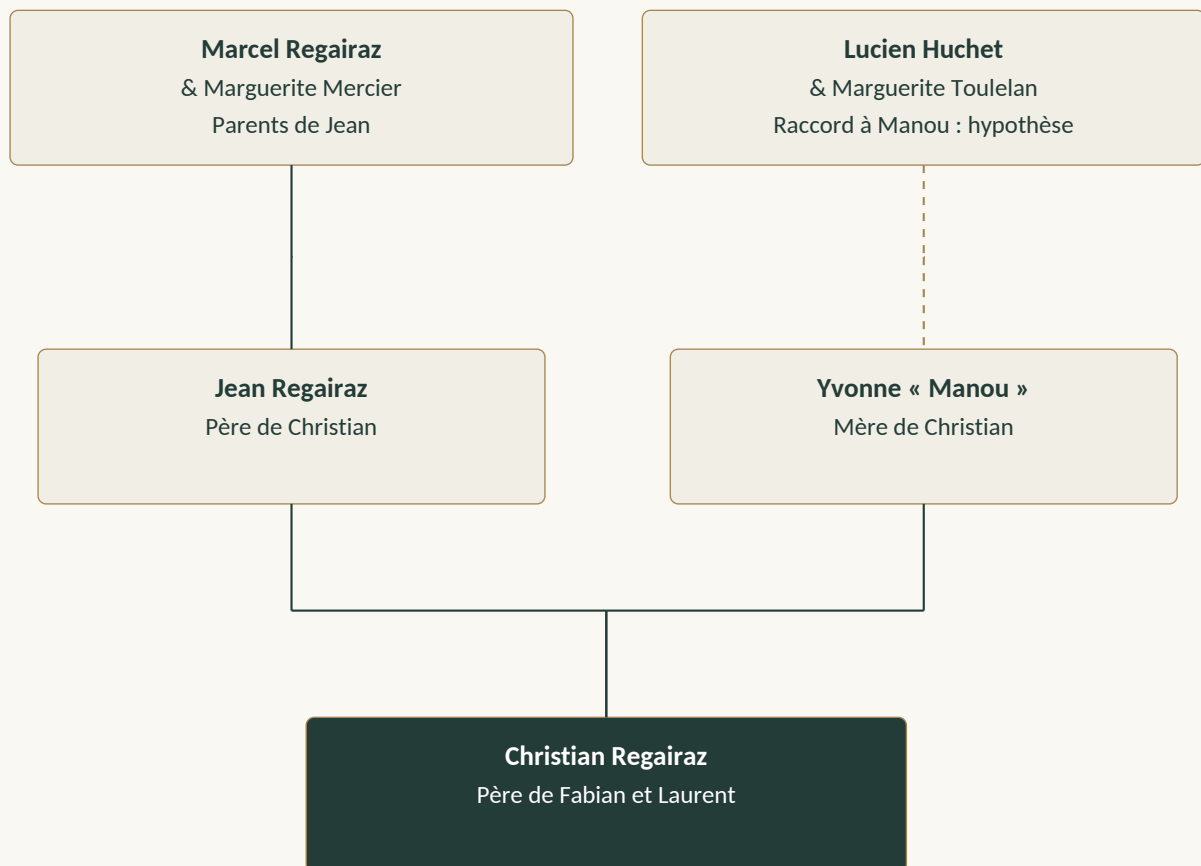


Les noms et les premières dates de cette lignée proviennent du récit de Robert et des papiers qu'il y cite. La présence d'une personne dans cet arbre ne remplace pas la consultation de l'acte original.

Du côté Mignon : Abel Mignon → Marcel Mignon → Huguette Mignon → Hélène Vargues → Fabian et Laurent.
L'épouse de Marcel n'est pas nommée dans les documents de ce volume.

La branche paternelle

Regairaz, Mercier, Huchet et Toulelan



Trait plein : parenté donnée par le dossier familial. Trait pointillé : rattachement de Lucien Huchet et Marguerite Toulelan à Manou seulement déduit dans l'édition source, à confirmer par l'état civil.

La photographie d'Herblay montre les deux frères devant le pavillon de Marcel Regairaz et Marguerite Mercier. Celle de l'école de Montesson désigne Marguerite Toulelan par une croix. Deux manières très différentes de conserver une place dans la famille.

Remonter le temps

Les jalons de l'album, du plus récent au plus ancien

<i>2001</i>	Les fiançailles de Fabian à Chaponost.
<i>1989</i>	Laurent et Fabian à Port-Grimaud.
<i>1986</i>	Séparation des parents et retour rue de la République.
<i>1981-1986</i>	La maison familiale de Saint-Just-sur-Loire.
<i>1981-1982</i>	Les deux frères à Saint-Étienne ; Venise et le Pou-Pénélope.
<i>1980</i>	Les vacances en bateau dans le golfe de Saint-Tropez.
<i>1979-1978</i>	Les Noël's stéphanois et les portraits de Val-d'Isère.
<i>1977-1966</i>	L'enfance de Fabian, les parents jeunes et Ménard.
<i>1949</i>	Mariage de Ménard et Huguette à Alger.
<i>1940-1927</i>	Huguette : portrait peint, enfance et naissance à Paris.
<i>1929</i>	Départ de Rennes pour Alger ; mort de Louis fils.
<i>1917-1921</i>	Naissances de Robert, Madeleine et Bernard Vargues.
<i>1914-1915</i>	Les Mignon à Grez ; les Toulelan à Saint-Brieuc, vers 1915.
<i>1912</i>	Mariage de Louis Vargues et Gabrielle Cadet.
<i>1888-1886</i>	Naissances de Louis à Nantes et de Gabrielle à Rennes.
<i>1861</i>	Naissance d'Abel Mignon.
<i>1856-1848</i>	Louise Marie Leroux au Lude ; Raymond Vargues à Gourdon.

CHAPITRE I

Les deux frères

2001 - 1981



Avant de devenir les grandes personnes des albums suivants, il y eut deux garçons. Laurent et Fabian : les mêmes noms, des visages qui changent, et déjà quelques affaires de famille.

CHAPONOST • 2001

Le jour des fiançailles

La plus récente des photographies de l'album est aussi la mieux habillée. À Chaponost, à l'ouest de Lyon, Fabian pose le jour de ses fiançailles entre ses parents, Christian et Hélène, avec sa cousine Adrienne. Les tenues sont soignées, les sourires disciplinés : c'est l'une de ces images où chacun sait qu'elle finira encadrée.

Elle sert ici de point de départ. Tout ce qui suit va dans l'autre sens : de ce salon de 2001 jusqu'aux registres de Gourdon, en 1848, en passant par Saint-Étienne, Alger, Rennes, Nantes et les bords du Loing. Les visages rajeunissent d'abord, puis changent de génération.



1 Les fiançailles : « moi avec mes parents, Christian et Hélène, et ma cousine Adrienne » — Chaponost, 2001.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.

PORT-GRIMAUD • 1989

Laurent à gauche, Fabian à droite

Huit ans séparent cette image de celles de 1981 qui suivent, et la règle n'a pas bougé : Laurent à gauche, Fabian à droite. Les deux frères ont maintenant l'âge des vacances paresseuses ; le golfe de Saint-Tropez, que l'on retrouvera plus loin à hauteur d'enfant, est devenu un décor familial.



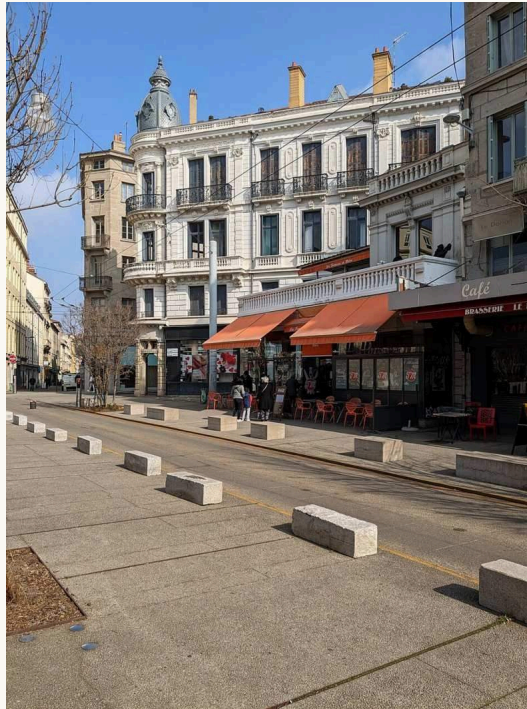
2 Laurent à gauche, Fabian à droite — Port-Grimaud, 1989.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.

SAINT-ÉTIENNE • 1986

Le retour rue de la République

En 1986, les parents se séparent. Laurent et Fabian retournent vivre au 2, rue de la République, à Saint-Étienne, dans l'appartement qu'ils connaissaient déjà. L'album n'en dit pas davantage, et ce livre non plus : une adresse suffit parfois à dire un tournant.



3 VUE DE CONTEXTE Le 2, rue de la République, à Saint-Étienne, où Laurent et Fabian reviennent en 1986. Vue photographiée en 2023.

Photo : Romainbehar, 3 mars 2023 — Wikimedia Commons, CC0. Vue actuelle, sans valeur de témoignage pour 1986.

SAINT-JUST-SUR-LOIRE • 1981-1986

La maison au bord de la Loire

Pendant cinq ans, de 1981 à 1986, la famille habite une maison à Saint-Just-sur-Loire, au sortir des gorges, là où la Loire s'élargit avant la plaine du Forez. La légende de l'album la présente simplement : « la maison de mes parents, Christian Regairaz, chirurgien, et Hélène Vargues ». Le mot « chirurgien » est la seule indication professionnelle que l'album donne sur Christian ; il mérite qu'on s'y arrête un instant.



4 « La maison de mes parents, Christian Regairaz, chirurgien, et Hélène Vargues » — Saint-Just-sur-Loire, 1981-1986.
Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.

« Nous y avons habité de 1981 à 1986. Après la séparation de mes parents, Laurent et moi sommes retournés vivre au 2, rue de la République, à Saint-Étienne. »

FABIAN , LÉGENDE DE L'ALBUM

REPÈRES • UN MÉTIER EN 1980

Chirurgien, au temps de l'agenda papier

Devenir chirurgien, dans la France des années 1970, c'est d'abord réussir le concours de l'internat des hôpitaux, puis enchaîner des « semestres » dans différents services, sous l'autorité d'un patron. On en sort après de longues années, rompu aux gardes de nuit et aux visites du matin.

Vers 1980, le chirurgien exerce à l'hôpital public ou en clinique privée, souvent en libéral. Son quotidien tient dans un agenda papier tenu par une secrétaire, un téléphone fixe à cadran ou à touches, et, pour les urgences, un récepteur d'appel que l'on porte à la ceinture. La convention médicale de 1980 crée d'ailleurs, pour les médecins libéraux, le « secteur

2 » à honoraires libres — une petite révolution dans les conversations de dîner.

Ces lignes décrivent le métier en général. L'album ne dit ni où Christian opérait, ni dans quelles conditions : elles ne lui prêtent aucune pratique particulière.



5 Fabian — Saint-Just-sur-Loire (aujourd'hui Saint-Just-Saint-Rambert), vers 1982-1983.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.

Une profession libérale, toute une époque

Pour les descendants, « libéral » ne désigne pas ici un tempérament politique ou une manière de laisser les enfants choisir leur tenue. Il renvoie à l'exercice indépendant d'un métier. L'album nomme Christian comme chirurgien et Ménard comme chirurgien-dentiste ; il ne documente pas assez précisément leurs statuts et leurs lieux d'exercice pour raconter une journée particulière dans leurs cabinets.

Dans la France des années 1980, le cabinet et l'étude restent associés à une adresse, un téléphone, des rendez-vous, des dossiers et une réputation transmise par les personnes. L'écran existe déjà, mais il n'a pas encore avalé l'ensemble du bureau. Le Minitel, lancé en 1982, commence à faire entrer les services télématiques dans les foyers. Pour les générations du smartphone, cette boîte est presque un meuble ; pour celles qui l'ont découverte, elle annonçait l'avenir.

L'agenda papier avait une qualité dont les logiciels se vantent rarement : lorsqu'il était fermé, on voyait qu'il était fermé. Quant au téléphone fixe, son adjectif disait toute sa philosophie. Ces images d'époque éclairent un univers ; elles ne constituent pas l'inventaire du bureau de Christian ou de Ménard.

La convention médicale du 29 mai 1980 instaure les secteurs 1 et 2. Ce repère concerne l'histoire générale des médecins libéraux ; rien dans l'album ne permet d'attribuer un secteur à Christian. La profession visible dans une légende ne raconte pas, à elle seule, les revenus, le patrimoine ou les convictions de celui qui l'exerce.

Repères vérifiés : Assurance Maladie, « La procédure conventionnelle » ; INA, « Le Minitel est toujours en service » (liens en fin de volume).



6 VUE DE CONTEXTE La Loire à Saint-Just-Saint-Rambert.

Photo : TwoWings, 9 janvier 2005 — Wikimedia Commons, domaine public.

REPÈRES

Saint-Just-Saint-Rambert

Saint-Just-sur-Loire fut le port d'embarquement des « rambertes », bateaux à usage unique qui, de 1704 à 1860, descendaient le fleuve chargés de charbon vers Nantes ou Paris, avant d'être démontés et vendus comme bois. En face, Saint-Rambert doit son nom aux reliques de saint Ragnebert, arrivées en 1078. Les deux bourgs ont fusionné en 1973.

SAINT-ÉTIENNE • 1981-1982

Chicandier et moi

Un des portraits les plus expressifs de l'album n'est pas la plus ancienne : c'est un portrait d'atelier des deux frères, Laurent — que la famille appelle Chicandier — et Fabian, en 1981. Les enfants y ont la gravité qu'exigent les photographes professionnels. La légende, elle, raconte l'envers du décor.



7 Laurent, dit Chicandier, à gauche, et Fabian — Saint-Étienne, 1981.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.

« J'avais hurlé pour garder mon sweat Capitaine Flam devant le photographe, et ma mère m'avait mis une gifle. »

FABIAN , LÉGENDE DE L'ALBUM

Toute l'époque est dans cette phrase : le dessin animé japonais du mercredi après-midi, le photographe que l'on dérange pour un portrait « correct », et une conception de la tenue qui ne transige pas. La photographie, elle, est restée.



8 Laurent à gauche, Fabian à droite — 2, rue de la République, Saint-Étienne, 1981. R

Collection familiale. Restauration assistée par IA antérieure à cette édition (repère R) : détails à ne pas tenir pour preuve.



9 Fabian — 2, rue de la République, troisième étage gauche, Saint-Étienne, 1982. R

Collection familiale. Restauration assistée par IA antérieure à cette édition (repère R) : détails à ne pas tenir pour preuve.

L'adresse revient si souvent qu'elle devient un personnage : le 2, rue de la République, troisième étage gauche. On y fête Noël, on y déballe des cadeaux, on y revient en 1986. Saint-Étienne, ville d'armes, de rubans et de charbon, où roula en 1827 le premier chemin de fer de France vers Andrézieux, est la ville de l'enfance.

VENISE • 1981

Un voyage à trois

La même année, Christian, Hélène et leur fils posent à Venise, près de la place Saint-Marc. C'est la photographie de voyage par excellence : un monument, une famille, et le soin de bien se placer dans le cadre. Toutes se ressemblent d'un album à l'autre — sauf, précisément, par les visages.



10 Fabian et ses parents, Christian et Hélène — Venise, 1981.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.



11 VUE DE CONTEXTE La place Saint-Marc et sa basilique.

Photo : Ingo Mehling, 25 août 2003 — Wikimedia Commons, CC BY-SA 3.0.

GOLFE DE SAINT-TROPEZ • 1981

Un frère, un bateau

Laurent, tout petit, est photographié à Port-Grimaud ; Fabian, lui, tient la barre du voilier familial. Le bateau porte un nom qui n'est pas celui d'une déesse grecque, contrairement aux apparences.



12 Laurent — Port-Grimaud, 1981. R

Collection familiale. Restauration assistée par IA antérieure à cette édition (repère R) : détails à ne pas tenir pour preuve.



13 Fabian à bord du Pou-Pénélope — golfe de Saint-Tropez, 1981.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.

« Mes parents avaient appelé le voilier ainsi à cause de ma poupée Pénélope. »

FABIAN , LÉGENDE DE L'ALBUM

CHAPITRE II

L'été du Pou-Pénélope

1980

Le bateau a reçu le nom d'une poupée. Une décision qui rappelle que, dans une famille, les enfants peuvent peser sur l'histoire maritime sans posséder le moindre permis.

PORT-GRIMAUD • 1980

À bord

L'été 1980 occupe à lui seul une demi-douzaine de photographies : c'est l'été du bateau. Port-Grimaud, où il est amarré, n'a alors qu'une quinzaine d'années. L'architecte François Spoerry avait acheté en 1962 les marais de l'embouchure de la Giscle pour y bâtir une cité lacustre où chaque maison aurait son bateau devant la porte ; les premières maisons ont été livrées à l'été 1967.



14 Fabian à bord du Pou-Pénélope — Port-Grimaud, 1980.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.



15 Hélène et Fabian, à bord du Pou-Pénélope — 1980. R

Collection familiale. Restauration assistée par IA antérieure à cette édition (repère R) : détails à ne pas tenir pour preuve.

GOLFE DE SAINT-TROPEZ • 1980

La pêche au gros

Les photographies de baignade ont la saveur des étés sans montre. Christian et son fils dans l'eau ; Hélène et Fabian au bout d'une corde. La légende de l'album donne le mode d'emploi, et il faut le lire avec le sérieux qu'il mérite.



16 Christian et Fabian — golfe de Saint-Tropez, 1980. R

Collection familiale. Restauration assistée par IA antérieure à cette édition (repère R) : détails à ne pas tenir pour preuve.



17 Hélène et Fabian — golfe de Saint-Tropez, 1980. R

Collection familiale. Restauration assistée par IA antérieure à cette édition (repère R) : détails à ne pas tenir pour preuve.

« On se laissait traîner derrière le Pou-Pénélope avec un pare-battage accroché à un bout : la technique de la pêche au gros ! Parfois, je mettais mon masque et on ne voyait que les rayons du soleil remonter du fond. Ça faisait très peur. »

FABIAN , LÉGENDE DE L'ALBUM

PORT-GRIMAUD • 1980

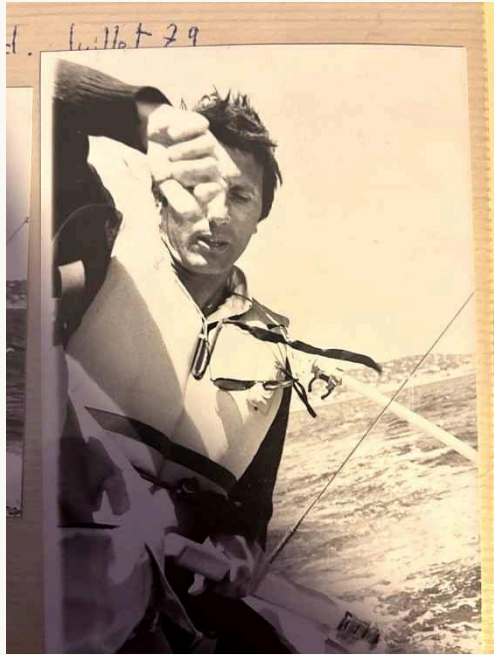
Au bord de la Giscle



18 Hélène et Fabian — Port-Grimaud, au bord de la Giscle, 1980.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.

Le capitaine, enfin : Christian à bord, vers 1980, la main sur le bateau qui porte le nom d'une poupée. Il y a des pères que l'on photographie rarement ; l'album lui rend ici sa place.



19 Christian Regairaz à bord du Pou-Pénélope — golfe de Saint- Tropez, vers 1980.
Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.

REPÈRES

Port-Grimaud

Chantier ouvert en juin 1966, premières maisons en 1967, église Saint-François-d'Assise en 1969, avec des vitraux de Victor Vasarely. La cité couvre aujourd'hui 75 hectares, sept kilomètres de canaux et douze îles ; elle porte depuis 2001

le label « Patrimoine du XXe siècle ». François Spoerry, mort en 1999, y repose.

CHAPITRE III

Noëls, rue de la République

1979 - 1978



On reconnaît les générations à la façon dont elles entourent un enfant. Sur ces photographies, les bras circulent ; les surnoms aussi.

SAINT-ÉTIENNE • NOËL 1979

Toute la famille autour de l'enfant

Noël 1979 est l'une des rares occasions où l'album réunit les deux côtés de la famille. Fabian y passe de bras en bras : ceux de sa mère, ceux de son père, ceux de sa tante. Autour de lui, pour la première fois dans ce livre, apparaissent les grands-parents : Huguette, la mère d'Hélène ; Jean et Yvonne — que l'on appelle « Manou » —, les parents de Christian.



20 Fabian dans les bras de sa mère ; ses deux grands-mères à droite, Huguette tout à droite — Noël 1979, 2, rue de la République, Saint-Étienne. R

Collection familiale. Restauration assistée par IA antérieure à cette édition (repère R) : détails à ne pas tenir pour preuve.



21 Noël 1979. R

Collection familiale. Restauration assistée par IA antérieure à cette édition (repère R) : détails à ne pas tenir pour preuve.



22 Les deux grands-mères et Fabian — Noël 1979. (R)

Collection familiale. Restauration assistée par IA antérieure à cette édition (repère R) : détails à ne pas tenir pour preuve.



23 Christian et Fabian — Noël 1979. R

Collection familiale. Restauration assistée par IA antérieure à cette édition (repère R) : détails à ne pas tenir pour preuve.



24 Christian et sa mère, Yvonne, dite « Manou » — Noël 1979. R

Collection familiale. Restauration assistée par IA antérieure à cette édition (repère R) : détails à ne pas tenir pour preuve.

Une photographie réunit trois des quatre grands-parents : Jean Regairaz, Huguette Vargues au centre, Manou à droite. La légende de Fabian s'autorise, sur la moustache de son grand-père, une comparaison historique audacieuse que l'on cite telle quelle — c'est la sienne.



25 Jean Regairaz, père de Christian ; au centre, Huguette ; à droite, Yvonne, dite « Manou », femme de Jean — Noël 1979. R

Collection familiale. Restauration assistée par IA antérieure à cette édition (repère R) : détails à ne pas tenir pour preuve.

« On notera une ressemblance physique de Jean avec un agitateur bavarois des années 30 ! »

FABIAN , LÉGENDE DE L'ALBUM



26 Fabian sur les genoux de sa tante Catherine, sœur de Christian ; à droite, son mari Philip Tootell, avec qui elle habite Londres — Noël 1979. R

Collection familiale. Restauration assistée par IA antérieure à cette édition (repère R) : détails à ne pas tenir pour preuve.

SAINT-ÉTIENNE • 1978

Les cadeaux, le couloir

Un an plus tôt, l'inventaire est plus simple : des cadeaux, beaucoup de cadeaux, et un enfant qui les regarde avec l'air de qui mesure l'ampleur de la tâche. Et puis le couloir de l'appartement, avec son carrelage en damier : c'est par là que l'on entre dans « la maison de notre enfance ».



27 « Mes cadeaux » — Noël 1978, 2, rue de la République, Saint-Étienne.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.



28 2, rue de la République, Saint-Étienne — vers 1978. R

Collection familiale. Restauration assistée par IA antérieure à cette édition (repère R) : détails à ne pas tenir pour preuve.

VAL-D'ISÈRE • VERS 1978

La lumière des cimes

À la mer répond la montagne. Vers 1978, Hélène et Christian sont photographiés à Val-d'Isère, chacun de son côté de l'objectif. Ce sont deux portraits en miroir, le même paysage derrière eux, sans que l'on sache qui tenait l'appareil.



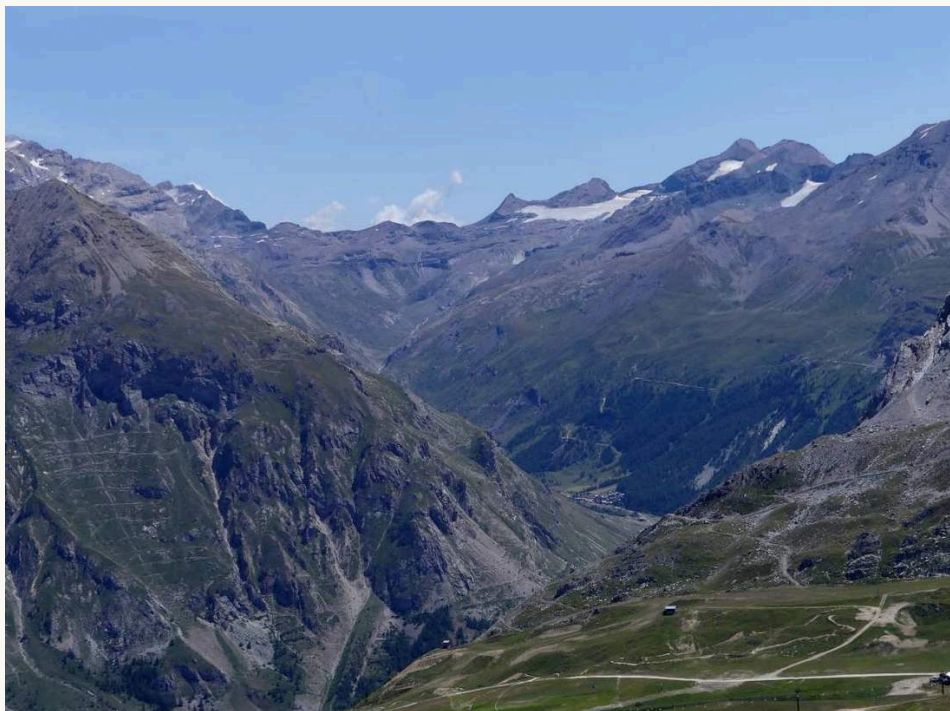
29 Hélène — Val-d'Isère, vers 1978. R

Collection familiale. Restauration assistée par IA antérieure à cette édition (repère R) : détails à ne pas tenir pour preuve.



30 Christian — Val-d'Isère, vers 1978.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.



31 VUE DE CONTEXTE La vallée de l'Isère, vue depuis la Tovière.

Photo : Florian Pépelin, 16 juillet 2022 — Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.

CHAPITRE IV

Avant nous

1977 - 1966



Le temps remonte vers les parents jeunes. Les blouses blanches et les portraits de vacances disent deux faces d'une vie dont les enfants n'ont d'abord connu que la seconde.

ÉCULLY • 1977

Le tambour et le pull « 78 »

À l'école maternelle d'Écully, à l'ouest de Lyon, Fabian pose avec un tambour et son pull préféré, frappé d'un « 78 » en grands chiffres. La photographie date de 1977 : la mode enfantine a toujours aimé avoir un an d'avance.



32 Fabian, à gauche, avec le tambour et son pull préféré « 78 » — école maternelle d'Écully, 1977.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.

LYON • JANVIER 1977

Ménard, dentiste et collectionneur

La même année, le grand-père maternel de Fabian a les honneurs d'un journal régional. Bernard Vargues, que toute la famille appelle Ménard, y est présenté comme un « chirurgien-dentiste lyonnais » qui conserve dans son salon des toiles de deux peintres algérois liés à Albert Camus, dont Sauveur Galliero ; le nom du second est mal lisible sur la coupure. L'article rappelle les années algériennes : Ménard, on le verra, a grandi à Alger et s'y est marié.



33 « Les œuvres de deux peintres algérois, inspirateurs d'Albert Camus, dans le salon d'un dentiste lyonnais » — coupe de presse, janvier 1977.

Coupe conservée dans la famille ; titre du journal non visible.

Au mur, au centre de la photographie de presse, un grand portrait de femme souriante : il rappelle beaucoup le tableau que la famille conserve et que l'on retrouvera à la fin du récit de Robert (voir les documents après le récit de Robert). Le rapprochement est une simple observation, non une identification.

REPÈRES • UN MÉTIER DANS LES ANNÉES 1970

Le cabinet du chirurgien-dentiste

Dans les années 1970, le chirurgien-dentiste exerce presque toujours en libéral, dans un cabinet qui fait souvent partie de l'appartement familial ou se tient à quelques rues : une salle d'attente avec ses revues, un fauteuil articulé, la lampe scialytique, et la turbine à air, généralisée depuis les années 1960, dont le sifflement suffit à faire pâlir les patients dans la pièce d'à côté.

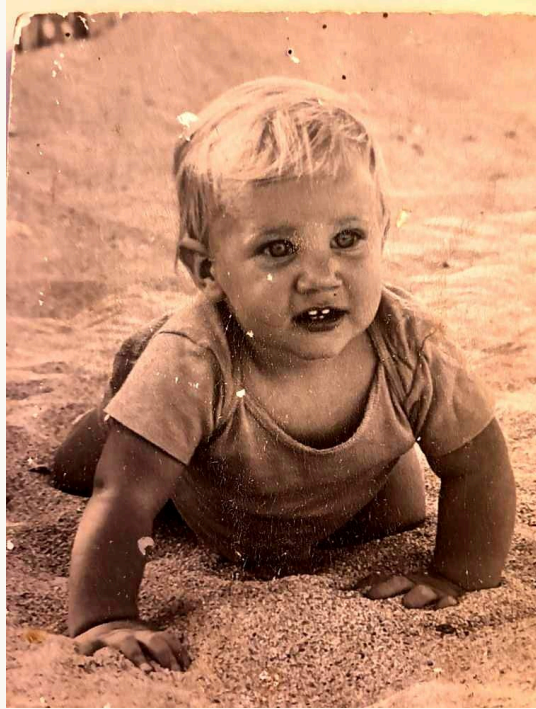
Les rendez-vous se prennent par téléphone et s'écrivent au crayon dans un grand agenda ; une assistante accueille, encaisse, prépare les instruments. Le praticien a sa clientèle, sa réputation de quartier, et souvent un goût pour les objets d'art que les patients découvrent en attendant leur tour — l'article de 1977 en donne un exemple élatant.

Contexte général. Seuls la profession et les tableaux sont attestés pour Ménard par la coupe de presse.

SAINTE-MAXIME • 1975

Premier été

Sainte-Maxime revient à deux générations de distance : Fabian y est photographié bébé en 1975, et sa mère, Hélène, y posait déjà en 1966. Entre les deux images, presque dix ans, et la même lumière du golfe.



34 Fabian bébé — Sainte-Maxime, 1975.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.



35 VUE DE CONTEXTE La Tour Carrée et l'église, vues du port de plaisance de Sainte-Maxime.

Photo : Jibi44, 9 mai 2019 — Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.

1971

Le portrait de Ménard



36 Ménard (Bernard Vargues) — 1971. R

Collection familiale. Restauration assistée par IA antérieure à cette édition (repère R) : détails à ne pas tenir pour preuve.

LYON • FIN DES ANNÉES 1960 OU DÉBUT DES ANNÉES 1970

Les années de formation

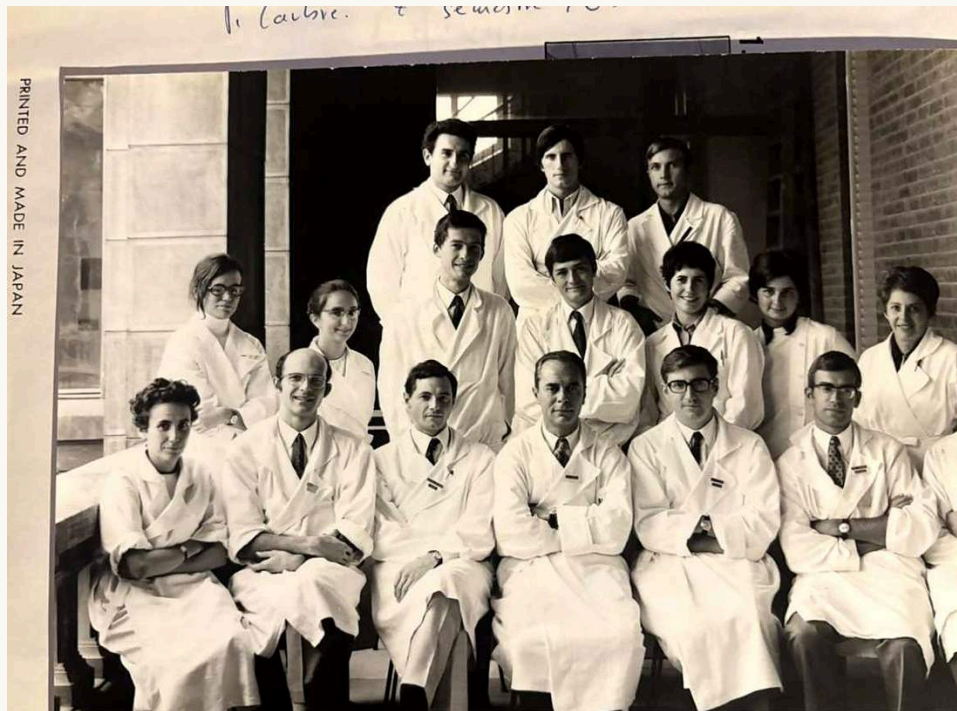
L'album conserve deux photographies de groupe en blouse blanche. La première porte la légende : « Christian, mon père, à l'internat à Lyon — au dernier rang ». Stéthoscopes, cornettes, blouses boutonnées, un patron au nœud papillon au premier rang : il ne s'agit pas d'un pensionnat, mais de l'internat des hôpitaux, cette épreuve de formation qui fait les chirurgiens. La date n'est pas indiquée ; les coiffures et les tenues suggèrent la fin des années 1960 ou le début des années 1970, sans plus de certitude.



37 Christian, « à l'internat à Lyon — au dernier rang ». Date non indiquée (fin des années 1960 ou début des années 1970, estimation).

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.

La seconde, annotée à la main en tête (on y lit le mot « semestre »), montre une autre équipe hospitalière. La légende familiale y désigne Hélène, « avec son petit air de France Gall », sans préciser où elle se trouve dans le groupe . Son identification précise reste à compléter.



38 Équipe hospitalière ; la légende de l'album y désigne « Hélène, ma mère, avec son petit air de France Gall ». Position non précisée.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.

REPÈRES

L'internat des hôpitaux

Au concours de l'internat, seuls les mieux classés entrent ; ils deviennent pour quatre à cinq ans les « internes », qui tiennent les services jour et nuit et changent d'affectation à chaque semestre. Les photographies de promotion, prises en fin de semestre devant le service, sont une tradition : on y range le chef de service au centre, les infirmières en coiffe, et les internes là où ils trouvent de la place, c'est-à-dire souvent au dernier rang.



39 VUE DE CONTEXTE La Saône à Lyon, depuis la montée de l'Observance.

Photo : Romainbehar, 12 août 2018 — Wikimedia Commons, CC0.

SAINT-YORRE • VERS 1967

La famille rassemblée

Au bord de l'Allier, au sud de Vichy, la famille se retrouve vers 1967 autour de Ménard. Hélène est à droite ; derrière, à gauche, Madeleine — la sœur de Ménard, que l'on appelait « Tototte » dans l'enfance rennaise — et son mari, Pierre Burel. Saint-Yorre est alors, depuis la découverte d'une source par Nicolas Larbaud en 1853, la ville d'une eau minérale célèbre.



40 Ménard au centre, Hélène à droite ; derrière, à gauche, Madeleine, sœur de Ménard, et son mari Pierre Burel — Saint-Yorre, vers 1967.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.

SAINTE-MAXIME • 1966

Hélène

Hélène est la fille de Ménard et d'Huguette ; l'album ne dit rien de plus de cette photographie que le lieu et l'année. C'est elle qui relie les deux grandes branches de ce livre : par son père, les Vargues et les Cadet ; par sa mère, les Mignon.



41 Hélène — Sainte-Maxime, 1966.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.

CHAPITRE V

Ménard et Huguette

1949 - 1927



Un mariage à Alger réunit les Vargues et les Mignon. Derrière les deux mariés, le livre découvre deux histoires de travail, de déplacements et de transmission.

ALGER • 1949

Le mariage

En 1949, à Alger, Bernard Vargues — Ménard — épouse Huguette Mignon. Il est l'avant-dernier enfant de Louis, l'horloger nantais, et de Gabrielle, la couturière rennais ; elle est la petite-fille du graveur Abel Mignon. Les deux familles ne se ressemblent guère : d'un côté, un atelier d'horlogerie, une boutique de la rue Sadi-Carnot et beaucoup de messes ; de l'autre, un graveur de timbres et des étés d'artistes au bord du Loing.



42 Mariage de Ménard et Huguette — Alger, 1949.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.

ALGER • 1946-1948

Louis et Gabrielle, les parents du marié

Deux portraits montrent les parents de Ménard dans ces années d'après-guerre. Louis approche de la soixantaine ; Gabrielle porte au cou ce ruban noir que son fils Robert décrit dans ses souvenirs de Rennes. Leur histoire, de Nantes et Rennes jusqu'à Alger, fait l'objet du grand chapitre qui suit.



43 Louis Vargues et Gabrielle Cadet — Alger, 1946.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.



44 Gabrielle Cadet — Alger, 1948. R

Collection familiale. Restauration assistée par IA antérieure à cette édition (repère R) : détails à ne pas tenir pour preuve.

PARIS • 1927-1940

Huguette, côté Montsouris

Huguette naît à Paris, dans le 14^e arrondissement, le 7 septembre 1927. Ses parents, Marcel Mignon et son épouse, habitent au 9 bis, rue Gazan, face au parc Montsouris. La date figure sur sa carte d'identité, délivrée à Lyon bien plus tard, en 1999 : les papiers d'identité sont les biographies les plus sèches qui soient, mais ils ont l'avantage de ne pas se tromper d'arrondissement.



45 Le 9 bis, rue Gazan, à Paris, où habitaient les parents d'Huguette, face au parc Montsouris.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.



46 Huguette et sa grande sœur Luce — parc Montsouris, vers 1931.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.



47 VUE DE CONTEXTE Le lac du parc Montsouris.

Photo : Nicolas Halftermeyer, 23 juin 2012 — Wikimedia Commons, CC BY-SA 3.0.

Vers 1940, sa tante Yvonne Bouisset-Mignon — fille du graveur, qui reprit après lui la direction de l'école de peinture Comairas, à Fontainebleau — fait son portrait. Le modèle n'en fut pas enchanté.



48 Huguette, peinte par sa tante Yvonne Bouisset-Mignon — vers 1940.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.

« Elle trouvait sa coiffure trop haute et ne l'aimait pas ! »

FABIAN , LÉGENDE DE L'ALBUM



49 Carte nationale d'identité d'Huguette Mignon, épouse Vargues, née à Paris 14e

Document familial. Le verso, qui n'apporte que l'adresse et la date de délivrance, n'est pas reproduit.

le 7 septembre 1927 (recto) — délivrée par la préfecture du Rhône le 15 avril 1999. Numéros masqués.

Pour savoir d'où vient Ménard, il faut maintenant laisser la parole à son frère aîné.

Huguette, derrière le portrait

Le portrait peint et le commentaire sur la coiffure font quelque chose qu'une généalogie ne peut pas faire seule : ils restituent une réaction. Huguette n'est plus seulement un nom entre Marcel et Hélène. Elle est aussi celle qui n'aimait pas cette coiffure. Un descendant retiendra peut-être ce détail avant la date de naissance ; les deux ont leur place.

CHAPITRE VI

Louis et Gabrielle, vus par Robert Vargues

Un témoignage commencé en 2002



Ici, le livre change de voix. Robert raconte ses parents, l'horloger et la couturière, leurs enfants et leur passage de Rennes à Alger. Son récit conserve son propre mouvement.

AVANT LE RÉCIT

Qui raconte ?

Robert Vargues naît à Rennes le 28 juin 1917. Il est le deuxième fils vivant de Louis Vargues et de Gabrielle Cadet, le frère aîné de Bernard — Ménard —, donc l'oncle d'Hélène et le grand-oncle de Fabian et de Laurent. Dans les pages qui suivent, on l'appelle aussi « Bob » ; on le voit servir la messe à Rennes, devenir scout à Alger, puis commencer ses études de médecine en 1936 et se fiancer avec « Poupie ».

Le jeudi 24 janvier 2002, à quatre-vingt-quatre ans, il entreprend d'écrire pour ses petits-enfants, Antoine, Marine et Pierre, l'histoire de ses parents. Il dispose de ses souvenirs, de quelques papiers — le livret militaire de son grand-père, des lettres, des photographies — et du livre que le père Marmoiton avait consacré en 1931 à son frère aîné Louis, mort à treize ans, presque quatorze.

REPÈRES

Les personnes du récit

Louis Vargues (Nantes, 22 décembre 1888), horloger, fils de Raymond Vargues, marchand tailleur né à Gourdon en 1848, et de Louise Marie Leroux, née au Lude en 1856. — Gabrielle Cadet (Rennes, 11 décembre 1886), couturière, fille d'Henri Cadet, tailleur, et de Clémentine Perrault, qui tenaient à Rennes la maison de confection « la Petite Samaritaine ». — Mariés à Rennes, à Saint-Aubin, fin 1912. — Leurs enfants : Maxime (1913, mort en bas âge), Louis, dit Loulou (1915-1929), Robert, dit Bob (1917), Madeleine, dite Tototte (1920), Bernard, dit Nardeau puis Ménard (1921), Alain (1925, mort à six mois).

LE TEXTE Le récit est retranscrit intégralement à partir des pages de l'exemplaire familial. Les fautes de frappe manifestes ont été corrigées ; les tournures, les graphies et les jugements de l'auteur — y compris ceux qui heurtent aujourd'hui — sont conservés : ils appartiennent à son regard et à son temps. Les annotations manuscrites de l'exemplaire et les compléments de l'éditeur sont placés dans des encadrés distincts, jamais dans la bouche de Robert. Une page de l'original (p. 56) manque, et la seconde partie annoncée par le titre de l'exemplaire, « Huguette, sa jeunesse », ne figure pas dans les pages transmises.

AVANT-PROPOS DE ROBERT

J'ai écrit ma vie Je m'en souviens. Comment ? Le Père Marmoiton a écrit la vie de mon frère aîné Louis Un Croisé Enfant de Chœur. On a encore écrit « La Guerre d'Bernard ». Ce temps-ci, je me sens à court d'idées. Mes Instantanés numéro V ont mis un point final à la rédaction de mes idées et de mes histoires. Je me décide donc à écrire, pour mes petits enfants, Antoine, Marine et Pierre, l'histoire de mes parents, Louis et Gabrielle Vargues. Je commence donc cette rédaction, ce jeudi 24 janvier 2002.

PREMIÈRE PARTIE

Leur enfance et leur jeunesse

Gabrielle Cadet

Les parents de Gabrielle

Gabrielle naît le 11 décembre 1886 dans la famille Cadet, à Rennes, rue Lamennais.

Ses parents tiennent une grande maison de confection à l'enseigne de la Petite Samaritaine, par analogie avec La Samaritaine, le grand magasin de Paris.

Son père, Henri Cadet, vient du Nord de Cambrai [correction manuscrite illisible]. Il est tailleur. J'ignore ce qui l'a amené à Rennes.

Sa mère, Clémentine Perrault est de souche bretonne, plutôt de souche d'Ille et Vilaine.

Henri et Clémentine ont dû se marier vers 1880 et fondent donc ce magasin de confection. Le magasin est grand, au centre même de Rennes, à deux pas de la Place de la Mairie. Au dessus du magasin se trouvent leurs appartements. Comme c'est l'usage, l'appartement est doté d'une partie du grenier de l'immeuble.

En 1882, naît leur premier enfant, un fils prénommé Maxime. Un troisième enfant viendra après Gabrielle, ce sera l'oncle Henri que j'ai bien connu.

Les affaires du magasin « La Petite Samaritaine » sont assez prospères. C'est l'après guerre 1870. On regrette encore le Second Empire et Napoléon III, si proche encore. Clémentine restera Bonapartiste. Quant à Henri, gars du Nord, c'est plutôt un républicain modéré.

La petite enfance de Gabrielle. - Rose

C'est celle d'un enfant d'une famille bourgeoise de Rennes. Ses parents, Henri et Clémentine, sont occupés pendant toute la journée par le travail dans le magasin, atelier de couture, réception des clients et mille autres activités. Gabrielle se trouve le plus souvent avec la bonne à tout faire de la maison. Cette bonne, c'est Rose. Ah ! Quelle admirable femme, cette Rose. Gabrielle en gardera un profond souvenir et parlera souvent de cette brave bretonne. En effet, Rose fait partie de la maison Cadet. Elle est dans la maison 7 jours sur 7 et loge dans une mansarde bien aménagée.

C'est Rose qui apprend à Gabrielle ses premiers jeux, ses premiers mots, peut être même quelques phrases en breton. Plus tard, c'est Rose qui apprendra à Gabrielle à faire la cuisine.



71 La place de la Mairie, à Rennes, côté Mairie — Gabrielle grandit à deux pas, au-dessus de la Petite Samaritaine.

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.

La scolarité de Gabrielle

Comme son frère aîné Maxime, Gabrielle apprend vite à lire, à écrire et à compter. Son frère aîné lui est d'une aide précieuse dans cette instruction.

Gabrielle fait ses études à l'Institution de Saint Laurent. Saint Laurent est situé à 4 ou 5 kilomètres du centre de Rennes, sur la route qui va vers Saint Malo. C'est un assez vaste domaine avec ses classes, ses dortoirs et, dans le fond, après le potager, un petit bois de sapins.

Sans doute, vue la distance, Gabrielle est-elle pensionnaire.

Gabrielle adore ses maîtresses, des Sœurs de la Conception, aux coiffes blanches. Gabrielle aime surtout la Mère Théodute. Cette Mère lui enseigne le catéchisme que Gabrielle sait bientôt par cœur, comme elle saura par cœur tous « ses » départements. Gabrielle a une mémoire prodigieuse.

Gabrielle adore les messes et cérémonies à la chapelle de l'Institution Saint Laurent. Chaque matin, un abbé vient y célébrer la messe à laquelle assistent toutes les élèves. Gabrielle se montre très pieuse et fait l'admiration de ses professeurs. Gabrielle aime surtout l'Histoire Sainte. Et elle dit :

- J'aime l'histoire du Bon Samaritain. Moi, je ne suis que la petite Samaritaine - en riant.

Car Gabrielle est une enfant très gaie, toujours avec le sourire.

Les années d'étude passent.

Aux vacances, la famille Cadet prend parfois le train jusqu'à Saint Malo, Rothéneuf, Cancale. Plus souvent, les vacances se passent au Petit Thorigné. C'est là une petite propriété de campagne, non loin de Rennes, où Gabrielle se mêle à la vie des paysans et des paysannes, où elle se fait quelques amies.

En 1898, Gabrielle passe brillamment son Certificat d'Études. C'est décidé, Gabrielle poursuivra ses études, toujours à Saint Laurent, pour obtenir le Brevet Élémentaire.

Gabrielle s'entend bien avec les autres élèves de Saint Laurent, toutes filles de bourgeois rennais comme elle-même.

Mais pourquoi ses compagnes se moquent-elles un peu d'elle en l'appelant « Cadet Roussel », alors que son amie qui se nomme « Roussel » n'est jamais appelée comme cela ?

Gabrielle continue à adorer l'étude, d'autant que très souvent, son frère Maxime lui communique un peu de son savoir.

Pauvre Maxime Cadet, presque toujours au lit. A cause de sa coxalgie apparue dès l'âge de 7 ans. Cette maladie n'empêche pas Maxime de dévorer les livres scolaires et d'apprendre rapidement toutes les matières. Il aura son baccalauréat et aussi une licence de chimie. Maxime, quel exemple pour sa petite sœur !

Maxime indique à Gabrielle les bons livres. Elle sait par cœur l'histoire de Jean Valjean. Elle lit aussi Paul Féval, un rennais, qui, converti, a fait interdire tous ses écrits antérieurs. Gabrielle aime répéter :

- Si tu ne va pas à Lagardère, Lagardère ira-t-à toi -

Quant au petit frère Henri, c'est un beau petit gars, mais pas trop porté sur l'étude.

A 15 ans, Gabrielle passe son Brevet Élémentaire. A l'oral de Sciences, elle donne même la formule de l'acide sulfurique, SO_4H_2 . Ce n'est pas au programme. Mais Maxime lui a appris cette formule qui semble magique et contenir toute la science.

Fin de la scolarité de Gabrielle.

Apprentie couturière

Gabrielle, ses études terminées, devra, comme sa mère, devenir couturière. Peut être pourra-t-elle prendre à son tour « La Petite Samaritaine », toujours prospère, en ces années 1900.

Il est facile, à la fille des patrons, d'apprendre la couture avec les arpètes et les ouvrières employées à La Petite Samaritaine. Rapidement Gabrielle connaît les points devant, les points arrière, les points de surjet. Elle apprend à couper, à faufiler. Toutes les astuces du métier. Bientôt, elle sait faire une jupe, une robe. Elle sait prendre les mesures des clientes.

Pendant ces années, son frère Maxime est devenu licencié en sciences. Vers 1910, il va être embauché comme chimiste dans les savonneries des Bouches du Rhône, à Aubagne. Maxime est bien connu à Rennes et même à Paris pour ses dons de prestidigitateur. Il montre à Gabrielle comment dissimuler une carte à jouer, comment faire sauter la coupe...

Quant au petit frère Henri, assez nonchalant, il poursuit tant bien que mal ses études secondaires mais n'ira pas jusqu'au bac.

La maman de Gabrielle, Clémentine, meurt vers 1910. C'était elle qui faisait marcher le magasin de confection. Le père, Henri Cadet vend la Petite Samaritaine. Il prend soin d'aller jeter dans La Vilaine, tous les feux d'artifice entreposés par Maxime dans le grenier. Pensez donc : s'il y avait eu incendie, on aurait accusé les Cadet d'avoir, intentionnellement, aggravé le feu avec toutes ces bombes remplies de poudre !

La vie parisienne de Melle Gabrielle Cadet

C'est donc vers 1909-1910 que Gabrielle, pour parfaire son apprentissage de couturière, s'en va à Paris. Elle restera dans la capitale 2 à 3 ans. Elle habite dans le quartier de Notre Dame des Victoires. Ce sera son église où, tous les matins, elle assistera à la messe. Parfois, le dimanche, Gabrielle va à la Grand Messe à la basilique du Sacré Cœur, en haut de Montmartre, le Mont des Martyrs.

Deux cousines de Gabrielle habitent à Paris où elles mènent une vie assez relâchée. Gabrielle est une jeune fille très chaste, très prude mais sans excès.

Gabrielle aime Paris, son métro, ses rues, sa foule. Elle visite tous les monuments et tous les musées. Elle aime surtout le Musée de la Ville de Paris ou Musée Carnavalet, dans l'ancienne demeure de Madame de Sévigné. Dommage que ce musée donne une trop grande place aux révolutionnaires de 1789. Gabrielle adore aller au Musée Grévin. Elle aime aussi aller, le samedi soir, au théâtre. Elle adore les opérettes : La Fille de Madame Angot, Les Mousquetaires au couvent et chante avec sa voix de fausset les airs célèbres,

« De Madame Angot, je suis la fille, je suis la fille... »

ou encore,

« Je suis l'abbé Bridaine, aï-aï-aï aïe Un si bon garçon Qu'on peut sans façon Le mettre en chansons. »

Gabrielle profite pleinement de ces années parisiennes, passées loin des siens. Elle devient une habile couturière. Elle sait apprécier les différentes étoffes, taffetas, tulle, serge, velours...

C'est donc une couturière avisée qui revient à Rennes vers 1912.

Où habite-t-elle alors ? Que fait-elle ?

Une chose est sûre. Elle revoit fréquemment ses Mères de Saint Laurent et passe là de nombreux dimanches, assistant à tous les offices de la chapelle.

Depuis les lois laïques de Séparation de l'Église et de l'État, en 1905, Saint Laurent a cessé d'être une institution scolaire. La loi l'interdit. Saint Laurent est devenu une Maison de Repos pour personnes âgées ou personnes en convalescence.

Gabrielle reçoit assez souvent des lettres de son frère aîné Maxime, telle celle-ci, datée de Aubagne.

Ma chère petite sœur bien sage

Tu te préoccupes encore de ma santé. Le bon William m'a écrit pour m'envoyer le traitement à suivre... Depuis hier, cependant, je ressens des symptômes ennuyeux qui me font craindre une nouvelle rechute...

...Je fais toujours du cinéma, il m'est même arrivé ces jours-ci une distraction bien amusante.

Avant de produire les films devant les spectateurs, je les projette toujours une fois sur l'écran en mon particulier afin de me rendre compte de chaque film pour pouvoir ça ou là placer quelques remarques explicatives ou amusantes. Or, dans une vue, il y avait une jeune fille

évanouie étendue en travers d'une voie ferrée tandis qu'une locomotive arrive dessus à toute vitesse et va écraser la malheureuse si des hommes placés à l'avant du monstre d'acier ne réussissent pas à enlever la demoiselle à l'instant critique.

Tout en tournant la manivelle, je suivais anxieusement la péripétie du drame, tellement anxieux même qu'au moment psychologique de l'arrivée de la locomotive sur la jeune fille, je me suis arrêté de tourner pour voir ce qui allait se passer !!!

Ça a été très simple. Tout s'est arrêté.

J'en suis resté baba pendant une demi-seconde, après quoi, je me suis remis à tourner la manivelle riant intérieurement de mon innocence....

Ton frère qui t'aime et que Dieu te garde

Maxime

La rencontre

Les Mères de Saint Laurent s'intéressent beaucoup à leur ancienne élève.

L'une d'elles lui dit :

- Gabrielle, vous allez avoir bientôt 26 ans. Il faut songer à votre avenir. Comme vous ne désirez pas entrer dans les Ordres et devenir une religieuse comme nous, vous devez fonder une famille chrétienne, vous devez vous marier. - Et comment ?

- Nous avons, parmi nos pensionnaires, deux jeunes gens de bonne famille. Je vais vous les faire connaître et vous choisirez. Vous verrez d'abord un Monsieur Vargues, d'une excellente famille nantaise.

Et les présentations furent faites.

Gabrielle ne demanda pas à voir le deuxième prétendant.

Gabrielle Cadet et Louis Vargues se plurent...

Louis Vargues

Ascendants de Louis

Les parents de Louis se sont mariés au Lude (Sarthe), le 27 avril 1879.

Son père, le sieur Raymond Vargues, comme dit le livret de famille est né le 27 mai 1848 à Gourdon (Lot) au lieu dit Le Mas de Jacques, et exerce la profession de « marchand tailleur ». Il est le fils d'Augustin Vargues et d'Élisabeth Dumas.

Durant la guerre de 1870 contre la Prusse, Raymond Vargues a été engagé volontaire, le 28 août 1870, au 26ème Régiment d'Infanterie. Il est licencié de l'armée le 31 décembre 1872 et inscrit sur les contrôles de réserve de la subdivision de Cahors, puis réformé par la Commission spéciale de Nantes le 5 août 1876 pour arthrite chronique du genou droit.

En effet, Raymond Vargues est atteint d'hémophilie. Nombreux fils de ses propres filles seront, à leur tour, hémophiles.

Sa mère, Louise Marie Leroux est née le 6 mai 1856 au Lude, arrondissement de La Flèche, département de la Sarthe. Elle est fille de Louis Eugène Leroux et de Dame Juliette, Angeline Chevignier.

Peu après leur mariage, Raymond Vargues, tailleur, fonde une maison de confection, à Nantes, quai Jean Bart sur la rive gauche de la belle petite rivière de l'Erdre. Plusieurs années après, la rivière sera recouverte par un large boulevard, actuellement Boulevard des 50 otages. Le Quai Jean Bart est devenu Allée Jean Bart.

Dans son livret militaire Raymond Vargues est ainsi décrit : Cheveux châains - sourcils noirs - yeux bruns - front couvert - nez moyen - bouche moyenne - menton rond - visage ovale - taille 1m64. Raymond Vargues n'est pas très grand.

La petite enfance de Louis

Raymond et Louise Marie auront 6 enfants. D'abord Marguerite, née en 1880, l'aînée, qui deviendra religieuse chez les Ursulines de Nantes. Puis viennent successivement, Jeanne (1882), Raymond (1885, mort à l'âge de un mois), Paul (1886), René (1887) et enfin Louis Vargues, mon père.

Louis Vargues naît donc à Nantes le 22 décembre 1888. Il est prénommé Louis, Albert, Henri et baptisé ; Sa mère décèdera peu après sa naissance. Son père Raymond, se remariera et de son « deuxième lit » naîtront une dizaine d'enfants, toutes des filles sauf un garçon prénommé Jean, fils qui meurt vers sa 20ème année (de la grippe espagnole semble-t-il).

La petite enfance de Louis se passe donc dans le grand appartement des parents, appartement situé au dessus du magasin.

Rien de spécial à noter sur les premières années de Louis (manque de documents).

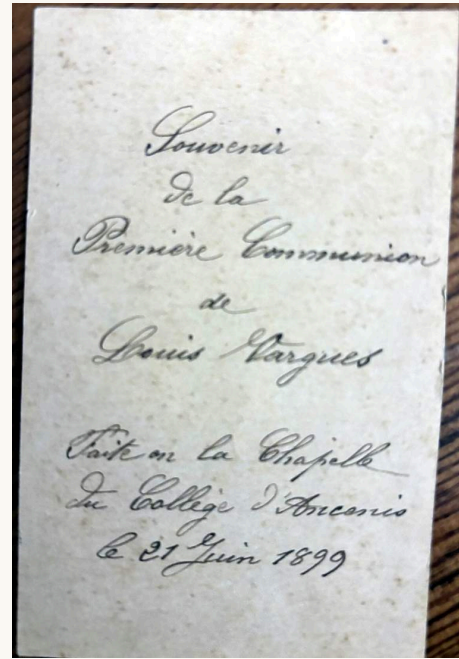
La scolarité (mauvaise) de Louis

Vers l'âge de 7-8 ans, Louis et ses frères vont à l'école dite « Toutes Aides » (Notre Dame de Toutes Aides), école nantaise, pas trop éloignée du centre-ville. Quelle est la scolarité de Louis dans cette école primaire ? Je ne sais pas. A 10 ans, comme tous les autres enfants, Louis fait sa première communion. Il ne semble pas trop troublé par les rites catholiques.



72 Souvenir de la première communion de Louis Vargues, image pieuse Bouasse-Lebel & fils & Massin (recto).

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.



73 Verso : communion « faite en la chapelle du collège d'Ancenis le 21 juin 1899 ».

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.

Vers sa douzième année, Louis est pensionnaire au Collège d'Ancenis à quelques 50 kilomètres de Nantes, sur la route qui va à Angers. Le directeur de cette institution est le Père Baudet. Les élèves le nomment « Baude fils de vache ». Pourquoi ?

La discipline convient mal à Louis qui, comme son frère René, n'est pas un bon élève. On lui apprend, m'a-t-il raconté que « La santé du corps nuit à celle de l'âme ». A part cela, Louis apprend peu de chose.

L'été, aux vacances, Louis et ses frères et sœurs vivent dans la grande propriété de Beautour, près de Vertou, à quelques kilomètres au sud de Nantes, sur les bords de la Sèvre Nantaise. Il y a un bateau à moteur qui part de Nantes et remonte la Sèvre Nantaise jusqu'à Vertou. Le voyage est donc facile jusqu'à Beautour, la grande maison de campagne des Vargues.

Cette petite rivière, la Sèvre, est bien jolie. On y pêche, mais on ne s'y baigne pas, même dans les chaudes journées de l'été. Louis, pas plus que les autres garçons de Nantes n'apprend à nager. Ce n'est que beaucoup plus tard, à Alger, que Louis arrivera à faire quelques brasses.

Louis et ses frères aiment se balader dans les rues de leur ville de Nantes. Le Château des Ducs de Bretagne est d'aspect assez triste. C'est, par les douves de ce Château qu'à la Révolution Française, le sinistre Carrier envoyait à la noyade les chrétiens, enchaînés nus, deux par deux, un homme, une femme. Carrier appelait ces meurtres des « mariages chrétiens ». Près du Château, Louis et ses amis courent dans les allées du Jardin des Plantes, petit mais bien entretenu et situé en pleine ville.

Le plus étonnant, c'est tout de même le Pont Transbordeur. Sur chaque rive de la Loire se trouve un grand pylône. Les sommets des deux pylônes sont reliés par de gros câbles d'acier

très solides. Sur ces câbles, glisse un ensemble de poulies qui portent, en bas, le tablier mobile du pont. Ce tablier va donc d'une rive à l'autre, transportant charrettes, fiacres et piétons. Comment ça marche se demande Louis. Il y a encore les vieilles maisons de l'île Feydeau, une vraie île serrée entre deux bras du fleuve. C'était là que logeaient les riches négriers nantais. Et puis encore, toujours en Centre Ville, la belle cathédrale Saint Pierre et de nombreuses églises.

Les rues de Nantes sont étroites et sinueuses, la rue Crébillon qui va jusqu'au théâtre de la Place Graslin, la rue du Calvaire...

En bref, l'enfance de Louis est assez heureuse bien qu'il se sente privé de l'affection d'un père, très occupé par son commerce, et par l'absence de sa mère.

J'ai sous les yeux, pendant que j'écris, une photo jaunie datant de la fin des années 1890. On y voit les trois fils de Raymond Vargues, Paul, René et Louis, trois grands garçonnets vêtus d'une costume type marin en drap clair. Ils portent des culottes descendant aux genoux. Ils ont le crâne rasé. On est frappé par la profondeur de leurs regards.



74 Les trois aînés de Raymond Vargues, Paul, René et Louis — fin des années 1890 (1896 ?).

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.

Apprentissage

Louis atteint ses 15 ans. Peut être un peu avant, n'ayant obtenu aucun diplôme scolaire, il doit choisir un métier. Déjà son frère Paul est apprenti tailleur et son frère René apprenti horloger. Or, Paul commence ses journées à 8 heures tandis que René ne va au travail qu'à 8h1/2. Louis choisit donc le même métier que René. Il sera horloger. Il fait son premier apprentissage sans doute à Nantes. Puis, devenu ouvrier horloger, trouvera facilement du travail auprès de patrons ayant pignon sur rue.

C'est ainsi que vers 1906, il est ouvrier horloger à Coutances. Il admire la belle cathédrale de cette ville normande. Son patron est un homme sympathique. C'est sans doute ce patron qui introduit Louis dans le milieu, très bourgeois, des escrimeurs. Louis Vargues devient un bon escrimeur. Il aime surtout le fleuret. Plus tard, en 1925, il sera même champion de Bretagne, mais non au fleuret, au sabre.

Le service militaire et sa suite

Raymond, qui se fait parfois appeler Gaston, s'est remarié. Sa seconde femme lui a donné 11 autres enfants.

NOTE DEL'ÉDITEUR Robert parle plus haut d'« une dizaine d'enfants » du second lit, ici de onze ; la photographie nomme huit enfants et en signale deux absents. La seconde épouse de Raymond n'est pas nommée dans le récit.



75 Les enfants du deuxième lit de Raymond Vargues : Marie, Élisabeth, Yvonne, Jean, Germaine, Andrée, Suzanne, Fernande (manquent Simone et Odette).

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.

Le père de Louis meurt en 1908, à l'âge de 60 ans, d'un cancer à l'estomac. Sa seconde femme était morte un an auparavant. Raymond songeait à se remarier une 3ème fois.

Louis n'assiste pas aux obsèques de son père.

Louis est de la classe 1908 et rejoint donc l'armée lorsqu'il a 20 ans. Je ne sais que peu de choses de ce temps de service militaire. Louis est dans l'infanterie, à Lyon, et, plus tard, il évoquera parfois, devant moi, certains quartiers de Lyon, comme la Part-Dieu.

Il écrit souvent à ses sœurs plus jeunes. Un jour, il rédige ainsi l'adresse de sa lettre

Là, vivent en belle harmonie sans soucis

Mesdemoiselles Vargues Mes sœurs Dans leur propriété de Beautour Près Vertou Dedans la Loire Inférieure

Ce que fait Louis après son service m'est mal connu. Il semble qu'il mène une vie dissolue. Ses sœurs de Nantes disent qu'il vit maritalement, c'est à dire qu'il partage, pendant quelque temps, sa vie avec une femme sans être marié. C'est quelques années avant qu'un jour, Louis vient à Nantes. A l'heure de midi, il demande au caissier de son père d'aller lui acheter un paquet de tabac. Le caissier parti, Louis rafle une partie de la caisse et s'en va au magasin de jouet d'en face acheter une petite machine à coudre pour sa filleule, sa petite sœur Suzanne.

Est-ce encore vers cette époque qu'un jour Louis se tire une balle de revolver dans l'abdomen. Pourquoi ? Ce sera sans trop de mal. La balle ressortira d'elle-même quelques 20 ans plus tard.

La famille de Louis se mobilise pour sauver ce frère perdu. Trop c'est trop.

En 1912, on l'exclut de l'héritage paternel, et on prescrit à Louis un moment de repos et de réflexion. On envoie Louis dans cette maison pour convalescents. On envoie Louis à Saint Laurent, près de Rennes. Là, la vie de Louis Vargues célibataire se termine.

Commence la vie de Louis et Gabrielle Vargues.

DEUXIÈME PARTIE • 1912 - 1929

Les années rennaises

Rue Le Bastard, 1912-1929

Installation rue le Bastard

Louis et Gabrielle se marient à la Mairie puis à l'église Saint Aubin en fin 1912. Mariage assez discret sans grande fête peut être.

Ils louent un grand appartement, en plein centre ville, au 1er étage du 13 de la rue Le Bastard, la grande rue de Rennes.

Grand appartement. Il y a en effet 13 pièces. En allant d'un bout à l'autre de l'appartement, on trouve : - une grande chambre, ce sera celle du couple, avec un grand lit, avec, souvent, un petit berceau - une petite chambre un peu étroite, ce sera ma chambre et celle de Louis - une salle d'eau avec baignoire et, à côté, les cabinets. - plus loin, donnant sur la cour intérieure, une grande pièce qui sera l'atelier d'horlogerie avec 5 établis et un grand bureau - de l'autre côté du couloir, donnant sur la rue, l'atelier de couture - et encore un petit salon, dit salon d'essayage - le grand salon - en allant encore vers la cour, une suite de pièces, la salle à manger un peu sombre, la cuisine avec sa soupente, et enfin deux chambres.

Il y a aussi des cagibis, près de la grande chambre, et au fond du couloir central, cagibi assez grand où, plus tard, je découvrirai quelques merveilles comme cette machine à plisser que je n'ai jamais vue fonctionner. Et le cagibi attendant à la salle à manger, Louis en fera son labo photo. Et encore une sorte de cagibi, entre la grande chambre et les toilettes, il y fait tout noir, il est rempli de linge sale ; en réalité, c'est un escalier en colimaçon qui descend on ne sait où.

L'appartement a déjà le gaz. Ce gaz éclaire quelques pièces avec ses becs Auer, très brillants, très lumineux, mais rares. Le gaz sert aussi pour la cuisine, à côté de la cuisinière à charbon qui chauffe bien.

On s'éclaire surtout avec des lampes à pétrole qui donnent une faible lumière jaunâtre. Pour se déplacer, on a des lampes Pigeon et des bougies, parfois une mèche dit « rat de cave ».

Enfin, outre ce grand appartement du 1er étage, la location comprend une mansarde, sous les toits et un grand grenier où Gabrielle entasse ce qui reste des accessoires utilisés par son prestidigitateur de frère.

C'est grand, très grand.

Presque tout le mobilier, assez beau, vient des parents de Gabrielle. Il a été entreposé quelque temps chez une amie. Il y a les meubles d'une salle à manger bourgeoise, les chaises et fauteuils du salon. Il y a des lits assez nombreux. La « bergère » de l'atelier de couture est celle de la rue Lamennais.

Dans le buffet, Gabrielle range la vaisselle de ses parents et, surtout, le service Rose, belles assiettes, belles soupières...

Louis a gardé tous ses outils d'horloger. Cela prend peu de place.

Louis fait pendre sur les balcons donnant sur la rue Le Bastard, une grande pancarte :

L. VARGUES - Horlogerie G. VARGUES - Couture, deuil en 24 heures

Tout cela en grandes lettres dorées.

Le ménage peut donc commencer sa vie dans ce bel appartement. Ils se mettent au travail.

Louis reçoit quelques clients mais, la plupart des montres à réparer lui viennent de ses confrères qui, eux, ont un magasin en ville et qui passent plus de temps à accueillir leurs clients qu'à réparer les montres, réveils et pendules. Gabrielle qui connaît toute la bonne bourgeoisie rennaise trouve facilement des robes à coudre. Elle est déjà aidée par quelques ouvrières ou apprenties en couture.

Le père de Gabrielle, Henri Cadet, qui va sur ses 70 ans, vivra auprès de sa fille, dans une des chambres du fond. C'est un vieil homme paisible, aimant ses habitudes. Selon mes souvenirs, il ressemblait un peu à Charlie Chaplin dans Monsieur Verdoux. Cheveux assez blancs, belle prestance. En fin d'après midi, Henri Cadet aime rejoindre ses amis pour un apéritif pris au café de la Place de la Mairie. Il s'habille bien, met sa montre dans une poche de son gilet et tend une grosse chaîne d'or au travers de son gilet. Il prend son chapeau melon et sa canne. Il est parti pour une heure ou deux.

Le soir, après dîner, Louis et Gabrielle s'aiment

- Tu fais l'amour comme... comme... une vraie femme. (Il n'ose dire comme une putain). - Je t'aime.

Gabrielle est folle amoureuse de ce bel homme qu'elle a pris pour mari.

Et donc, en 1913, naît leur premier enfant. Ce sera un autre Maxime, mais un Maxime Vargues.

Gabrielle aime aussi ce nom de Vargues qui sonne comme un coup de clairon, qui demande une bonne prononciation, pas comme ce nom de Cadet, trop coulant.

Prénom funeste ? Car en cette année 1913 meurent à peu d'intervalles, à la fois Maxime Cadet, le frère tant aimé. Il meurt loin de Rennes, dans le Midi, à Aubagne. Il meurt de tuberculose osseuse. Et le petit Maxime Vargues meurt aussi dans les premiers mois de sa vie.

Gabrielle pleure la mort de son enfant.

Ce ne sera pas la seule fois.

La Guerre

Ce début de vie commune de Louis et Gabrielle est brutalement brisé.

En Août 1914, c'est la guerre. Ce sera la Grande Guerre. Il fallait s'y attendre. D'un côté, les Français ont gardé le regard tourné vers la ligne bleue des Vosges. Au delà, c'est l'Alsace Lorraine annexée par Bismarck. De l'autre côté c'est le militarisme prussien qui règne avec Guillaume II.

Louis qui a été formé en patriote est rempli d'enthousiasme. On sait qu'il a plutôt un caractère aventureux. La guerre ne l'effraye pas. Tout comme son autre frère René qui a fait son service en Algérie dans les zouaves. Moins enthousiaste est le frère aîné Paul qui travaille à Paris comme ouvrier tailleur. Et, on le sait bien, ouvrier parisien et armée, ça fait plutôt deux.

Louis embrasse sa femme bien aimée

- Ce ne sera pas long. Ces Boches ! On les aura - répète-t-il avec tous les autres mobilisés.

Il rejoint le 35ème Corps d'Armée et son Régiment d'Infanterie, le 364ème. Où ça ? A Nantes, à Lyon. Je ne sais pas.

Louis a à peine pris les armes que les armées allemandes ont envahi la petite Belgique. Les hordes germaniques envahissent rapidement le Nord de la France et se dirigent rapidement sur Paris.

La 1ère Bataille de la Marne stoppe cette avance grâce aux taxis parisiens réquisitionnés par Gallieni.

Oui, on a échappé bel à un nouveau Sedan ! Mais, c'est évident, cette guerre ne sera pas brève. Des tranchées sont creusées. Les soldats des deux camps s'y terrent.

Cependant, à Rennes, la vie suit son cours paisible. Les femmes bretonnes remplacent les hommes. Ce sont elles qui conduisent les tramways.

Gabrielle est désormais maîtresse de maison. Elle le restera. Elle continue à gagner sa vie en cousant des robes et encore des manteaux. Bientôt, « Deuil en 24 heures » ne sera plus une simple pancarte.

Le caporal Louis Vargues vient en permission, une petite semaine, à Rennes. Permission ? Oui, mais permission de travail. Louis répare 6 à 10 montres par jour. C'est toujours ça pour payer le loyer et le gaz. Fort et vigoureux caporal, la nuit, il aime encore plus sa Gaby.

Et donc, le 3 novembre 1915 arrive au monde Louis, Camille, Henri Vargues. Le prénom Louis s'imposait. Tant de soldats meurent dans cette longue guerre. Ce n'est que 5 mois après,

en mars 1916, que l'heureux papa peut bercer son beau bébé, et croiser le regard de son enfant aux yeux couleur d'océan.

Louis, le fils, grandit. Il fera ses premiers pas dans l'église de Saint Aubin, dite encore Basilique de Notre Dame de Bonne Nouvelle. Car Gabrielle a décidé que Saint Aubin sera la paroisse de sa famille, alors que la rue Le Bastard est sur le territoire de l'église Saint Sauveur.

Gabrielle est toujours aussi pieuse, et chante aux offices.

...Dieu de clémence, Dieu Protecteur, Sauvez, sauvez la France Au nom du Sacré Cœur...

Mais, c'est toujours la guerre, là bas, dans la Somme, du côté d'Amiens.

- Cela devient une guerre d'usure. Alors usons tout. Jetons nos chaussettes, nos chemises pour en avoir des neuves, toute propres. De même pour les souliers, les casques. Usons, usons puisque c'est une guerre d'usure... Avec son fils Louis, Gabrielle se sent de plus en plus responsable du foyer. Elle écrit à son Louis qui, à son tour lui envoie des lettres très tendres. Bien que sans diplôme scolaire, le caporal Louis Vargues sait comment il faut tourner une lettre.

Au front, dans les tranchées, Louis se fait quelques amis, peu parmi ces paysans de soldats, plus parmi quelques gradés et même quelques lieutenants. Louis aime le milieu bourgeois et même déteste le peuple ouvrier. Lui, horloger, n'est pas un ouvrier. Il est un artisan, il dirait presque un « homme de l'art ».

Quelques rares permissions occupées à l'établi, occupées à aimer sa femme.

Le 31 juillet 1916, Louis reçoit la Croix de Guerre. Il est cité à l'Ordre du Régiment, citation N° 208

- Numéro Matricule 6415 - Vargues Louis, caporal, a donné à tous un bel exemple de sang froid et de courage en continuant, pendant toute une nuit, à servir seul sa pièce (mitrailleuse) pièce dont les servants avaient été mis hors de combat -

C'est dire que ces servants étaient morts aux côtés de leur caporal.



76 « ... Un caporal, en tenue de fantaisie... » ça se chante, La Madelon — Louis Vargues pendant la Grande Guerre.

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.

Mais Louis n'aime plus cette guerre. Fier, il a été décoré. Cela peut bien suffire.

Le glorieux décoré a encore une courte permission en octobre 1916, si bien qu'un second enfant naît le 28 juin 1917. Il sera prénommé Robert, Jean, Damien. Damien, à cause du Chemin des Dames, à cause de la Somme, enfin à cause de la ville d'Amiens qui est en ruines.

Lors de naissance de ce nouveau fils ou presque, le caporal Vargues est fortement gazé. L'ypérite. Ça brûle la peau, ça brûle les poumons, ça laisse le corps inerte, comme mort. Pour sa chance, Louis est sauvé par un artilleur qui fait appeler les ambulanciers. Les brûlures dues aux gaz sont graves. C'est l'hôpital du côté de Nantes. La sœur infirmière s'écrit en voyant les bourses de ce soldat

- Je n'en ai jamais vues d'aussi grosses -

Une sœur qui avait de l'expérience ?

Louis Vargues se rétablit lentement. Il songe qu'il n'est plus au front, qu'il n'est plus dans la boue des tranchées. Il décide qu'il a fait son devoir, mais que pour lui la guerre est finie. Il faut penser aux enfants se répète-t-il... Et, réellement, Louis ne retournera pas au front. Il sera instructeur des jeunes recrues en Bretagne. Ses permissions à Rennes sont plus fréquentes.

Enfin l'armistice du 11 novembre 1918. La fin de cette Grande Guerre. Bientôt, dans les rues, on chante :

Madelon, Oui, verse à boire Mais surtout n'y mets pas d'eau C'est pour célébrer la Victoire, Joffre, Foch et Clemenceau

Louis est rendu à ses foyers en 1919.

Les activités de Louis Vargues, à Rennes.

C'est avant tout le travail à l'établi, le travail d'horloger, quelquefois de bijoutier. Dans son atelier, les ouvriers travaillent dans le silence. Il y a 2 parfois 3 ouvriers apprentis. Parmi eux, un neveu de Louis, Pierre Trouillet, fils de sa sœur Jeanne. Il y a Jean Largenton, fils du grand horloger-bijoutier de Guingamp. Mais, le travail, c'est le travail. Louis ne rit jamais. Ainsi doivent faire les autres.

Louis reste chez lui 24 heures sur 24. Son travail, c'est chez lui. Chez lui, il mange, il dort. Louis sort peu au dehors.

Le soir vers les 4 heures, on met les montres réparées dans de petites boîtes en bois. On cloue le couvercle. On ficelle la boîte au dessus de l'adresse du destinataire. Après quoi, on coule sur les ficelles de la cire fondue à la flamme d'une lampe à alcool. Enfin, sur la cire encore molle on appuyé le sceau « L.V. ». Puis les boîtes sont confiées à un apprenti pour qu'il les poste.

NOTE DE L'ÉDITEUR • LE MÉTIER

L'horloger « en chambre »

Louis n'a pas de boutique à Rennes : il travaille chez lui, à l'établi, pour d'autres horlogers qui ont pignon sur rue et lui confient leurs réparations — ce que l'on appelle le rhabillage. Le métier exige des outils fins, une loupe vissée à l'œil, des heures de silence, et un sens commercial que Robert lui refuse avec franchise. La pancarte « Couture, deuil en 24 heures » rappelle, de son côté, combien les vêtements de deuil, alors codifiés, devaient se confectionner vite.

Ce commentaire est de l'éditeur ; il ne s'ajoute pas au témoignage de Robert.

Ça, c'est le travail quotidien, travail de 10 à 12 heures par jour.

Ces réparations sont mal payées. En 1924, 4 sous pour une réparation. Louis ne sortant pas n'a pas idée des prix. C'est même son cousin du Mans, Leroux, cousin par sa mère, qui paye le plus mal. Or, ce cousin, lui, a une belle fortune.



77 L'atelier d'horlogerie de la rue Le Bastard — Rennes, 1926.

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.



78 La montre de poche « Chronomètre » de Louis Vargues, et sa chaîne.

Objet conservé dans la famille ; photographie familiale.

Louis lit peu. Le matin, un quotidien rennais *Le Nouvelliste* plutôt que *l'Ouest Éclair* soupçonné d'être un peu affilié à la franc-maçonnerie. Le soir, le facteur apporte un journal de Paris, *La Victoire*, de Gustave Hervé. Ce Directeur de journal, ancien socialiste, est désormais d'extrême droite. Tout contre les Bolcheviks, Tout contre les Francs Maçons. Tout contre le Cartel des Gauches d'Édouard Herriot.

D'ailleurs Louis et Gabrielle lisent peu. Ils n'achètent aucun nouveau roman. La petite bibliothèque du Grand Salon contient quelques vieux livres, sans doute hérités de Maxime, un gros livre de romans de V. Hugo, et caché derrière d'autres livres, une Bible (alors mis à l'Index...) un dictionnaire Larousse en deux volumes, et aussi, toujours dans la collection Larousse « La Grande Guerre » et « Verdun », gros livres pleins de dessins terribles de poilus blessés, enfin des romans de Pierre Loti.

Louis fait partie de la société dite « Conférences de Saint Vincent de Paule ». C'est une association charitable catholique. Ses membres sont tous des bourgeois aisés. Donc, assez souvent, le samedi après midi, Louis se rend chez des miséreux et leur remet quelque aide. Un jour, il frappe à une porte misérable de la rue Saint Malo. Louis entend le bruit d'une machine à coudre. Étonnant, cette femme est paralysée. Enfin, un petit garçon ouvre la porte. La femme est dans son lit, incapable de se lever... Quelques mois plus tard, cette femme revient de Lourdes, guérie. Louis ne croit pas aux miracles de Lourdes. Ce n'est d'ailleurs pas un article de foi.

Louis a repris l'escrime avec les jeunes bourgeois de Rennes. Bon escrimeur. Les enfants de Louis aiment mettre le lourd casque grillagé, ils aiment jouer avec les fleurets, épées ou sabres.

Souvent, le dimanche après midi, Louis va seul au stade de football. Il soutient le Stade Rennais.

Louis aime aussi bricoler. Assez bon bricoleur, mais bricoleur rapide.

- Un travail commencé est déjà un travail fini -

Il y a un bricolage utile. Par exemple, le ressemelage des souliers. Louis semble être un maître cordonnier quand il prend le lourd pied de fonte sur lequel il chaussera le soulier à ressemeler. Avec le tranchet bien aiguisé, découpe dans une pièce de cuir la forme de la semelle ajustée au soulier. Il plante des petits clous, avec le marteau à tête arrondie, de façon régulière. Un coup de tranchet de plus, et le soulier semble tout neuf. L'hiver, Louis garnit toute la surface de la semelle avec des clous à grosse tête. Cela évite de glisser les jours de verglas, rares à Rennes. Cela prolonge la durée de vie de la semelle.

Louis fabrique des jouets pour le Noël des enfants. Un jour c'est un beau théâtre Guignol. Une autre année c'est un petit autel avec tabernacle et cierges, pour que son fils aîné mime la messe...

La photographie, c'est encore du bricolage. En 1925, Louis achète un bel appareil Bertiaut dont l'optique est excellente. Louis fera de nombreuses photos avec les plaques Lumière. Il sait choisir les poses, sait prendre de bons clichés, sait développer et tirer sur papier. Louis apprend tout cela à ses deux grands fils.

Vers 1925, Louis s'intéresse à la T.S.F. Il construit un poste à galène. On peut parfois capter Radio Paris. Merveille.

Quand ces deux grands fils ont leur bicyclette, bicyclettes à roue fixe à exiger Gabrielle, c'est plus prudent, donc avec sa grande bicyclette qui développe 7 mètres et les enfants (on ne dit jamais les gosses) sur leurs vélos, Louis va à la pêche, sur le Canal, mais surtout sur La

Vilaine à Apigné, un peu plus loin que La Prévalaye. Louis a préparé les appâts avec du son et quelques asticots ? Louis monte les lignes, ajuste la place des bouchons, fixe les hameçons y accroche un ver. On prend un peu de poisson, des tanches, des goujons, des gardons et ces perches du Canada si colorées. Parfois une petite anguille, la terreur des enfants car elle frétille encore quand on est rentré chez nous. Une fois, Louis a même pris un petit brochet.

Je viens d'écrire spontanément « chez nous ». A Rennes, on ne va jamais « à la maison ». C'est toujours « chez nous ».

Parfois nos pêcheurs devant L'Éternel vont jusqu'à Hédé, 25 kilomètres de vélo, et de belles pêches dans le grand étang.

En 1924 enfin, Louis fait installer l'électricité dans l'appartement de la rue Le Bastard. Plus de lampes à pétrole, plus de Becs Auer. Une simple touche sur un bouton interrupteur, et c'est une belle lumière très vive. La grande panne d'électricité de 1926 fera ressortir les lampes.

En 1928, Louis se fait arracher toutes ses dents et portera un dentier complet.

- C'est plus facile de le supporter quand on a 40 ans - dit-il

Les activités de Louis sont donc nombreuses et variées.



79 Louis — Rennes, années 1920.

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.



80 Gabrielle — Rennes, années 1920.

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.

Les activités de Gabrielle, à Rennes

Avant toutes choses, ses enfants. Après les naissances de Louis (Loulou) et de Robert (Bob) se sont succédées les naissances de Madeleine (Tototte) en 1920, de Bernard en 1921 et enfin du petit Alain en 1925. Alain ne vivra que 6 mois.

Pour ses 5 enfants ayant vécu en même temps, Gabrielle recevra la Médaille des Familles Nombreuses, un ruban qu'elle portera toujours sur ses robes. La médaille lui est remise à la Mairie de Rennes. La cérémonie officielle a été précédée d'une messe et sera suivie d'un bon repas. [[Annotation manuscrite : « 20 mai 192[?] »]]

Ses enfants, il faut d'abord les éduquer, bonne éducation, bonne instruction.

Gabrielle se charge de leur apprendre à lire, à écrire et à compter. Les garçons ne vont donc à l'école qu'après l'âge 7 ans munis d'un bon bagage scolaire. La fille, Madeleine n'ira en classe qu'à 12 ans, entrant directement en secondaire, classe de 6ème. Gabrielle lui a enseigné toutes les matières du certificat d'études.

Gabrielle aime enseigner. Elle aurait fait un excellent professeur.

Quant les aînés vont à l'école, à l'école Saint Yves, tenue par les Frères de la Doctrine Chrétienne, Gabrielle surveille les devoirs, Elle leur fait réciter leurs leçons. Louis est doué et bien surveillé. Bob, plus rebelle, reste à Saint Yves pendant l'étude de 4 à 6 heures et y fait ses devoirs. Pas besoin de Maman, pense-t-il.

Même préoccupation pour le catéchisme qui doit être su par cœur, jusqu'à pouvoir le réciter à l'envers. Tous ses enfants font donc leur communion privée dès 7 ans.

Apprendre à ses enfants le français et le calcul, c'est important. Plus important encore est de leur donner une très bonne éducation.

- Ne soyez jamais des voyous -- répète Gabrielle.

« Voyou » c'est l'horreur

- Soyez toujours très corrects dans la rue. Les chaussettes doivent être tirées jusqu'au genoux. Les bérets de marin bien droits sur la tête, avec toujours le haut des oreilles sous le béret. Cela évite d'avoir des oreilles décollées (comme les voyous)

- Ne dites jamais de gros mots, même pas « zut » ou « flûte ». Les voyous disent des gros mots. Pas vous. - Dans la rue saluez les amies que je rencontre en enlevant votre béret ou votre calot. -

(A ce sujet, un jour, nous croisons Monseigneur Charost, cardinal de Rennes. Je me souviens que nous avons fait une petite révérence en baissant la tête avant d'aller embrasser la grosse bague du cardinal.)

Question tenue, Maman a décidé que les garçons auront les cheveux longs avec une frange sur le front. Amour de la Bretagne ?

Cette race aux cheveux longs...

Mais ces cheveux longs sont un repaire à poux. Des poux on en a toujours. Le dimanche soir, c'est pour les enfants le supplice du peigne fin. Chaque poux attrapé est une victoire et Gabrielle écrase la bête contre son ongle ce qui donne un petit bruit claquant. Parfois, les enfants ont droit à un shampoing à la « Marie-Rose », du pharmacien Salacrou (le père de l'auteur de « Les nuits de la colère »)

Enfin il faut veiller à la santé de la famille. Les enfants prendront donc de la Tricalcine et du Sirop Deschiens que Gabrielle se procure gratuitement. Et aussi, chaque matin, une cuillerée d'huile de foie de morue. Quand un enfant sera malade, on appellera le docteur seulement dans les cas graves. Gabrielle soigne les fièvres avec de la Boisson Blanche, liquide très amer et aussi la diète, sans nourriture solide. Donc, pour les enfants, arrivée d'un docteur égale mort.

C'est Gabrielle qui apprend à ses grands comment faire des photocopies d'un texte. Elle achète de l'encre violette spéciale, une encre très grasse, et des rouleaux sur lesquels est collée la pâte à photocopier. Les enfants écrivent leurs textes avec une plume trempée dans cette encre spéciale. Ils laissent sécher. Puis ils appliquent le texte écrit sur la pâte. Il faut appuyer doucement. Ils retirent la feuille. L'encre est passée dans la pâte. En plaçant sur cette pâte une feuille blanche, on reproduit le texte. On peut ainsi tirer une dizaine d'exemplaires.

Autre travail de Gabrielle, l'atelier de couture. Autant l'atelier d'horlogerie est silencieux, autant celui de couture est bruyant. Les ouvrières chantent les derniers airs à la mode. Elles rient tout en cousant ou en repassant. Gabrielle est soucieuse de la vie de ses ouvrières. Elle n'aime pas trop qu'elles se mêlent aux fêtes du Mardi Gras et de la Mi-carême. L'une de ses ouvrières, Jeanne Mauxion, est cependant élue Reine du Carnaval. C'est tout même assez bien puisque Jeanne Mauxion, belle fille, devient fiancée à un étudiant en Médecine.

- Enfin, en voici une qui a franchi la barrière -

Car pour Gabrielle, il y a une barrière entre les bourgeois, les riches et les diplômés d'une part et, d'autre part les ouvriers, les pauvres, les mal lotis. Une vraie barrière. Dans la vie, il faut être du bon côté de la barrière. C'est la morale de Gabrielle.

Mais la couture, ce n'est pas seulement pour les clientes, c'est surtout pour ses enfants. Ils ne porteront que des habits faits par leur mère. Culottes assez courtes et toujours doublées (Gabrielle ignore les caleçons), chemises blanches, costumes marins. On n'achète que les souliers, les bérets, les pèlerines. C'est encore Gabrielle qui coud ces beaux habits bretons que ses enfants porteront fièrement aux fêtes de Saint Anne, en chantant

Saint Anne, ô Bonne Mère Toi que nous implorons

Entends notre prière Et bénis tes Bretons



81 Robert, Bernard, Madeleine et Louis, en costume breton cousu par leur mère, lors d'une fête de sainte Anne.

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.

Elle coud l'aube, la chasuble que Louis revêtera en mimant la messe devant le petit autel trouvé à Noël. Enfin, Gabrielle coud ses propres robes. Rarement des étoffes claires, trop voyantes.

Autre activité importante pour une maîtresse de maison, la cuisine. Ce n'est pas que Gabrielle soit gourmande, ni qu'elle aime les casseroles. Il faut nourrir cette famille nombreuse.

Le matin, au petit déjeuner, café au lait pour tous avec tartines de pain beurrées et de la compote de pommes. A midi, des légumes et assez souvent un plat de viande, blanquette de veau, tomates farcies et un fruit, orange ou banane, ou pomme, fruit achetés au magasin Mayol de la rue.

Le vendredi, c'est maigre. Ce sera une galette de sarazin avec œuf au plat. C'est délicieux. Ou bien encore des maquereaux au vin blanc. Le samedi c'est assez souvent un pot-au-feu. Louis ajoute à son bouillon deux à trois cuillerées de vin. Il fait « chabrol ». Les enfants ont goûté, c'est infect.

Le dimanche, souvent c'est - « Poulet Rôti ». Le poulet a été acheté la veille, encore emplumé. Le samedi soir, c'est pour les enfants, la leçon d'anatomie. Après avoir plumé la volaille et après l'avoir passé sur la flamme du gaz pour brûler les petites plumes restantes, ça sent bon le roussi, Gabrielle ouvre le ventre de la bête et explique : - Voici d'abord l'œsophage que je sors du cou. C'est par là que les aliments descendent. Puis, voici le gésier. Il est très dur, c'est un muscle. Je l'ouvre et voyez, il est rempli de petits cailloux. Pourquoi ces cailloux ? Le poulet a volontairement avalé ces petites pierres. Dans le gésier, ils aideront à broyer les grains de blé très durs avalés par le poulet. Maintenant je sors toutes les entrailles. Vous voyez le long intestin qui sert à la digestion. Au dessus de l'intestin, il y a le gros foie rouge. Je le détache, car c'est bon à manger. Mais, attention, sous le foie il y a une glande à enlever, le fiel ou encore la vésicule biliaire qui contient la bile d'un goût très mauvais -

Le soir, c'est simple, une soupe, souvent une soupe « Maggi » (soupe Bonne Femme). Dans ce potage, on trempe un bon morceau de pain. Puis, chaque soir, bouillie de froment. Une bouillie nécessaire au Papa qui a sans doute un ulcère à l'estomac.

Gabrielle adore faire des desserts, car ses enfants en raffolent. Presque chaque dimanche, tout monde est à la cuisine pour voir les crêpes s'empiler les unes sur les autres, jusqu'à 60 crêpes pour le dimanche soir. Ou bien Gabrielle fait des pets de nonnes aux formes curieuses. Le tout, bien sucré.

Les jours de fête, et ils sont nombreux, Gabrielle a souvent le même menu - Macédoine de légume avec jambon, œuf dur et mayonnaise - Paupiettes de veau - Rôti ou poulet - Fromage et dessert, île flottante ou pâtisserie. A table, on boit de l'eau.

- L'eau de Rennes est vraiment très bonne - dit Louis, le nantais.

Les enfants aident Gabrielle. Il y en a un de « service » pour mettre la nappe et le couvert, un autre devra aller chercher le pain, le beurre, du « beurre sans sel avec un peu de sel. Le beurre demi-sel est encore trop salé... » Gabrielle n'excelle pas côté nettoyage et même propreté. Une seule preuve, sa façon de faire la vaisselle. Une bassine d'eau chaude seulement. On y trempe d'abord les verres, puis les assiettes et couverts. A la 5ème assiette, le contenu de la bassine est déjà une vraie soupe. Gabrielle finira par les casseroles. Tout ça, sans changer d'eau. Gabrielle semble ignorer qu'il y a les « cristaux » (cristaux de soude).

La vie, à Rennes, de Gabrielle est donc bien remplie.

La famille Vargues, à Rennes

Voyez les, un dimanche matin, tous les six, se rendre à la grand'messe à Saint Aubin. Les deux aînés marchent en tête, suivis de Tototte et Nardeau, puis, derrière Louis et Gabrielle, tout fiers. Ils sont non pas endimanchés. Ils sont bien propres, bien habillés. Le papa porte un pantalon rayé au pli impeccable, un veston sombre, parfois une jaquette. Sur sa tête un chapeau feutre ou melon, l'été, ce sera un canotier. Gabrielle, depuis la mort du petit Alain portera toujours une même robe ; noire, descendant à mi mollet, avec, sur le devant un plastron plissé. Autour du cou, elle aime avoir un large ruban noir, serré, avec un liseré blanc. Sa coiffure est souvent un chapeau très collant, parfois un chapeau à petits bords. Les quatre enfants sont vêtus en bleu marine. Les garçons ont une veste avec un grand col marin, leurs culottes sont très courtes, laissant les cuisses à l'air. Sur leurs têtes, en hiver un béret de marin sans ponpon, posé bien droit, en été un chapeau de paille à bords relevés. Madeleine a une jupe plissée. Aux pieds, les enfants ont des souliers vernis. Les tenues de semaine sont un peu plus relâchées, une culotte de velours côtelé, un chandail un calot sur la tête, et des souliers à tige qu'il faut lacer, jamais de galoches, ces souliers à semelles de bois qui font tant de bruit.

Les enfants sont sérieux marchant régulièrement, la tête haute.

- Dans la rue, regardez toujours à la hauteur du 2ème étage des maisons, leur a enseigné Gabrielle., cela donne un bon port de tête.

C'est donc une très belle famille que celle qui arrive Place Saint Anne et qui franchit le porche de Notre Dame de Bonne Nouvelle.

Dans l'église, les deux grands iront revêtir leurs soutanes d'enfants de chœur, tandis que les 4 autres s'agenouilleront au 2ème rang de la nef.

Famille catholique assurément.



82 Le missel de Louis Vargues, relié de cuir et orné d'un monogramme de métal.

Objet conservé dans la famille ; photographie familiale.

Extrait de « Louis Vargues, un croisé enfant de chœur » (par V. Marmoiton, Apostolat de la Prière, Toulouse, 1931)

Louis a 8 ans lorsque Mme Vargues reçoit, un jour, la visite d'un vicaire de Saint Aubin qui vient lui confier son embarras au sujet des enfants de chœur :

- Ne connaîtriez-vous point, dans le quartier, quelque enfant capable et désireux de répondre à la messe en semaine ? La Maman n'a pas encore répondu que Louis accourt :

« Mais, Maman, je suis là »

L'abbé sourit :

- Auras-tu le courage de te lever de bonne heure tous les matins ?

- Oui, Oui, Monsieur l'abbé.

- Viendras-tu, le dimanche, à la grand'messe et aux vêpres -

Oui, Monsieur l'abbé et, dans quelque temps, j'emmènerai Robert

...Et, par la suite Louis allait, avant de se rendre à Saint Yves (son école), servir la messe de 6h30 à la paroisse...

C'est cela une famille rennaise catholique. Louis ou Robert ne vont pas seuls à la messe du matin. Gabrielle les accompagne toujours et communie.



83 La famille Vargues, à Rennes.

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.



84 La famille Vargues, à Rennes (autre prise de vue).

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.

Louis, le papa, est un bon catholique, mais se limite à la grand'messe du dimanche. Il communie assez rarement. Toutes les fêtes religieuses, et il y en a beaucoup, sont fêtées à l'église et préparées à la maison.

La vie du « chez nous » des Vargues est une vie heureuse. Certes, il y a de la discipline. Louis joue le rôle de père sévère et, pour ses enfants, il l'est. Gabrielle, au contraire, est très douce avec ses petits. C'est bien son rôle d'équilibrer l'autorité paternelle. Il y a de la hiérarchie. Le chef de famille, c'est Louis, incontestablement. C'est le « pater familias » romain. Il décide qu'à table, les enfants n'auront le droit de parler qu'après avoir fini leur soupe. Et puisque l'on est à Rome, si le père de famille est absent, le chef sera le fils aîné. C'est ce qui est décidé autour de la table de la salle à manger. Gabrielle ne conteste pas cette hiérarchie, elle se contente de sourire. Alors, Papa commande Maman, Maman commande Louis, Louis commande Robert, etc et Bernard commande... le chat, kiki... Chez les Vargues, il n'y a aucune manifestation extérieure d'affection. On n'embrasse pas. On n'a jamais vu Louis et Gabrielle serrés l'un contre l'autre. Reste de jansénisme ? Un peu de puritanisme ?

Souvent, quand les aînés ne vont pas encore en classe, dès leur réveil, ils quittent leurs lits de leur petite chambre et vont se coucher dans le grand lit des parents. Il leur arrive d'assister à l'habillage de Gabrielle. Tout un cérémonial. Gabrielle a rapidement mis une culotte, une culotte large qui descend à mi-cuisse. En plus, cette culotte est fendue dans l'entre-jambe. C'est plus facile pour la « petite commission ». C'est le moment de mettre un grand corset avec ses lacets dans le dos. De ce corset pendent les jarretières qui tiendront les bas épais. Puis Gabrielle serre autour de sa poitrine un large bandeau qu'elle ajuste avec des épingles à nourrice. Ça lui fait une poitrine plate. Dans ces années 1923 d'ailleurs, la mode (à la garçonne) n'est pas aux poitrines rebondies. En outre, les seins de Gabrielle sont plutôt pendants. Pensez ! Après cinq allaitements ! Gabrielle enfle une chemise blanche qui descend à mi-jambe, puis c'est le long jupon. A ce moment, Gabrielle s'occupe de sa coiffure. Elle refait ses deux nattes en tressant ses longs cheveux, elle ramasse ces nattes en un chignon maintenu en arrière avec de nombreuses épingles à cheveux. Cela fait, reste la robe. Gabrielle est toute habillée pour la journée.

Mais par où passent les bébés, s'interrogent les garçons. Ils ne croient déjà plus au chou et à la rose...

La vie est toujours gaie, rue Le Bastard, grâce à Gabrielle, toujours souriante, chantant souvent. Et, surtout, il y a très souvent des invités.

D'abord, tous les jours, le grand père Henri Cadet, qui, lui, est de la maison. Et aussi la sœur d'Henri Cadet, la tante Pauline, tante assez insignifiante qui loge elle aussi rue Le Bastard, mais du côté des numéros pairs.

Autre invitée permanente, la « tante Crosnier », une tante de Gabrielle. Cette tante est très forte, énorme, Louis l'appelle « la tonne ». Cette tante parle peu. Elle demeurera 2 à 3 ans chez Louis Vargues.

Assez souvent, c'est le frère de Gabrielle, l'oncle Henri, qui vient passer quelques jours chez sa sœur. Cet Henri est un bon vivant, avec toujours plein d'histoires de voyageur de commerce. C'est en effet son métier. Il vend même à Louis des casseroles allemandes, « Junker et Ruh », belles casseroles émaillées. Mais, ce brave Henri pose un problème à Gabrielle. Henri a épousé une parisienne, Madeleine. Or, il vient de divorcer d'avec cette femme. Divorcé, c'est à dire excommunié ! Quelle horreur. Que peut faire Gabrielle, sinon prier pour son frère Henri, prier pour que meurt cette Madeleine !

Il y a encore la famille de Louis et principalement ses « petites sœurs », Suzanne, Fernande, Odette et Simone, de 15 ans plus jeunes que lui. Simone a le même âge que Pierre Trouillet, un neveu. A tour de rôle, ces petites sœurs viennent passer quelques semaines chez Louis. Elles sont très gentilles. Suzanne est la marraine de Robert, un peu simple d'esprit, elle est même incapable de tenir sur une bicyclette. Fernande vient un jour à Rennes. Elle est amoureuse d'un Mr Dugast. Mais celui-là semble peu enclin au mariage. Donc, Louis rédige pour Fernande des lettres d'amoureuse. Le mariage aura lieu. Et la tante Simone qui sait si bien dessiner des poulbots ? Voir plus loin. Les communions solennelles regroupent bon nombre de ces familiers. La maison entière est pleine de lits. On sort les deux lits-cage. Les enfants sont aux anges.

Que dire encore ? Tant de choses, tant de souvenirs, tant de bonheur. Les promenades au Thabor et au Jardin des Plantes où on peut prendre de belles photos, les promenades du dimanche après midi dans « not' champ », un champ de pommiers à 3 kilomètres de la maison. Ou les promenades, très classiques, à la Prévalaye un grand parc autour d'un château qui semble inhabité ; on court dans les allées, on se perd dans les petits bois, on chante

Promenons nous, Dans les bois Pendant que le loup n'y est pas...

A La Prévalaye on apprend à tenir sur un vélo. L'aller et retour se font en suivant le chemin de halage qui borde La Vilaine, on croise parfois un gros cheval qui tire la péniche.

C'est en 1927 que le fils aîné de Louis et Gabrielle étonne ses parents. - 1° Il fonde l'Association de l'« Amour Filial » (voir toutes premières pages. - 2° Il distribue dans la famille un petit journal mensuel intitulé « Le Petit Bavard » -

- De nos jours, Saint Paul serait journaliste, dit Loulou.

Cette Association de l'Amour Filial a comme but de faire des cadeaux aux parents pour leurs fêtes. Pour acheter ces cadeaux, il faut des sous. Les enfants en gagnent car Louis a établi un barème ; - 1er à la composition hebdomadaire - 1 franc - 2ème, 0,50 francs. Et en plus, Loulou et Bob reçoivent souvent quelques sous des familles dont ils servent l'enterrement ! ou le mariage.

DOCUMENT • RENNES, 1927

Règlement de l'« Amour Filial »

Rédigé par Louis, le fils aîné, à douze ans ; Robert renvoie le lecteur à ce texte, reproduit ici à l'endroit où il en parle.

Devises

1° - Tes pères et mères honoreras / Afin de vivre longtemps

C'est le quatrième Commandement de Dieu que nous prenons comme première devise de l'Amour filial. Aussi l'explication la plus claire se trouve dans le catéchisme. Résumons la :

Nous devons aimer, respecter, obéir à nos parents et les assister. Nous devons les honorer parce qu'ils tiennent la place de Dieu et sont revêtus de son autorité, et qu'après Celui qui a créé le ciel et la terre, c'est à eux que nous devons la vie. S'il on respecte nos parents, nous

sommes bénis de Dieu, si nous les maudissons, souvent nous sommes punis en ce monde et maudits de Dieu.

2° - Pour Dieu, pour nos parents !

Nous sommes sur la terre pour servir Dieu, le connaître, l'aimer et l'adorer. Toutes nos actions doivent être faites pour lui plaire. Après Dieu, nous devons l'obéissance à nos parents qui nous ont élevés en nous montrant le chemin de la vertu et du travail. Ils ont guidé nos premiers pas vers Dieu, nous apprenant sur leurs genoux les prières. Si, un jour, nous occupons une place dans la société, à qui la devons-nous ? à notre père, à notre mère. Il est tout naturel que nous nous efforcions d'acquitter une partie de la dette que nous leur devons, en les aimant et en les respectant davantage.

Lois de l'Amour Filial

Aimer - Prier - Servir

Aimer - L'enfant aime tout naturellement ses parents. Il a besoin, comme les adultes, d'être aimé et d'aimer. Aussi, ordinairement, les parents occupent une grande place dans le cœur des enfants.

Prier - Nous devons prier pour nos parents. Le rôle du père de famille n'est pas une petite affaire. Ils ont besoin de l'aide du Bon Dieu. Ne l'oublions pas.

Servir - Soyons prêts à rendre service, ayons toujours le sourire sur nos lèvres. La charge confiée nous semblera moins pénible et, par notre bonne humeur, nous attirerons la bénédiction du ciel.

But

Donner quelques sous, chaque fois que le trésorier fait la quête, afin d'obtenir une petite somme destinée à acheter un cadeau, connu d'avance par le vote des membres.

D'ordinaire, on commence à préparer la fête trois mois à l'avance.

De là, obligation d'assister aux réunions pour faciliter le choix du cadeau.

Les quatre fêtes de l'Amour Filial sont : le nouvel-an, la fête des parents (trois par an). Aussitôt la fête passée, on prépare l'autre.

Cérémonial de réception

Le Candidat - Sur mon honneur, je m'engage à mieux aimer Dieu et à faire connaître la religion catholique. Je m'engage à mieux servir mes parents pour les dédommager de tout ce qu'ils ont fait pour moi.

Le Président - Petit frère (ou petite sœur) veux-tu devenir meilleur enfant envers tes parents ?

Le Candidat - Oui

Le Président - Et que faut-il faire pour cela ?

Le Candidat - Entrer dans l'Amour Filial.

Le Président - Connais-tu la devise, la loi, le but ?

Le candidat - Oui.

Le Président - Récite les

(le candidat récite ces formules)

Le Président - Pour combien de temps veux-tu rester dans l'Amour Filial ?

Le Candidat - Pour toujours

Le Président - Fais ta consécration

(la cérémonie se fait au pied de la croix, le candidat reçoit un ruban rouge, symbole de l'amour)

Le Président (en donnant le ruban) - Va, et tiens ta consécration

Formule de consécration

O Seigneur Jésus qui pendant votre vie avait montré tant de respect et d'amour envers vos parents, agréez les prières que nous vous offrons par l'intermédiaire de votre divine bonté, pour mieux aimer les nôtres. Bénissez notre groupement, fais que nous ne soyons qu'un et que nous nous aimions les uns les autres. Recevez notre louange, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(écrit à Rennes, le jour de la Saint Louis en 1927) — d'après - V. Marmoiton - Louis Vargues, un Croisé Enfant de chœur -

Ce Loulou est initié par son père Louis, à la machine à écrire, une machine à seulement deux touches, une machine à écrire « Royale ».

Et les grandes vacances ? Elles durent 2 mois, du 14 juillet à mi-septembre. Grandes vacances doivent égaler voyages, pour Gabrielle, assez bourgeoise. On va donc, la famille entière sauf le père, à Saint Méloir des Ondes. Train jusqu'à Saint Malo, pas trop cher vues les cartes de réduction. Teuf-teuf départemental de Saint Malo à Saint Méloir, encore moins cher. On loge chez une cousine, dans une sorte d'école, un établissement religieux. De Saint Méloir, on visite les alentours. La Touesse, une vilaine plage boueuse au fond de la baie du Mont Saint Michel, et Cancale avec ses parcs à huîtres, Rothéneuf et ses rochers sculptés par un curé, Paramé et sa belle plage, le Sillon qui mène à Saint Malo, les remparts de Vauban. Belles vacances.

Loulou et Bob vont aussi en vacances chez des oncles et tantes, à Lancieux, à Saint Jean des Monts...

Pendant l'été 1928, toute les familles des Vargues se retrouvent à Pornic, une bonne trentaine de parents, une quinzaine de cousins et cousines.

Il y a bien eu quelques deuils. La tante Pauline en 1924, le petit Alain en 1926, le grand père Cadet, en 1926, je crois. Autant d'âmes au Paradis.

Les enfants Vargues, à Rennes, ... Heu...reux



85 Louis dans le grand salon de la rue Le Bastard — Rennes, 1925.

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.

TROISIÈME PARTIE • FÉVRIER - JUIN 1929

L'adieu à Rennes

Février - juin 1929

Le voyage de Louis à Alger, en février 1929

J'ai parlé, un peu plus haut de cette dernière sœur de Louis Vargues, sa sœur Simone. En 1929, elle est âgée d'à peine 20 ans. C'est une jeune fille vive, alerte, brillante, rieuse, aimant dessiner.

Elle est tombée tuberculeuse, maladie très répandue alors en Bretagne, une tuberculose pulmonaire qu'on essaye de soigner dans les sanatorium, c'est à dire par le bon air.

La famille de Nantes décide que Simone doit aller chez son grand frère René, à Alger. Là, elle trouvera le soleil, le grand air marin.

Simone va donc chez ce frère René qui est installé à Alger, 19 rue Bab Azoun, comme horloger-bijoutier. Le commerce est très bon. René vit avec sa seconde femme. Il est entouré de ses 3 enfants, Jacques (du premier mariage) André et Paulette.

René a quitté la France pour Alger car, durant son service militaire dans les zouaves, avant la guerre, il a connu et aimé cette belle ville française de l'autre côté de la Méditerranée. René a fait une belle guerre. D'autant plus courageux au front qu'il était, chez lui, abandonné par sa première femme. René, à la tête de zouaves, est même devenu officier, lieutenant, lui qui n'a obtenu aucun diplôme scolaire.

René le héros des Vargues, avant Louis.

Donc Simone fait le voyage Nantes-Alger, voyage lassant, trop long. Elle arrive rue Bab Azoun très fatiguée. Il est évident que le climat d'Alger ne lui sera guère favorable.

René écrit à son frère Louis : « Je ne pense pas que Simone doive rester chez moi à Alger. Elle est trop malade. Il faut la ramener à Nantes. Mais les voyages l'épuisent. Peux-tu venir la chercher ici et la rapatrier. Je suis prêt à contribuer aux frais du voyage, car ici, on gagne de l'argent. »

C'est donc un grand voyage que fait Louis. Rennes - Paris - Marseille - Le paquebot - et Alger.

Louis est évidemment ébloui par la belle ville. Alors qu'à Rennes il grelottait, ici, dans les rues animées il va en bras de chemise. Alger, c'est comme Rennes, en plus grand, en plus beau et avec le soleil.

Louis va rester une semaine chez son frère.

- Qu'est-ce que tu fais à Rennes ? Ton atelier d'horlogerie te permet juste de survivre. Tu ne te feras aucune situation en croupissant ainsi. Viens donc, avec ta famille, ici, en Algérie.

Les deux frères se renseignent sur les ventes de magasins d'horlogerie en Algérie. Il y a une belle horlogerie-bijouterie à Batna. Une excellente affaire, pas trop cher. On peut développer ce commerce. Il y a aussi, cette fois à Alger, un magasin dans le quartier populaire du Champ de Manœuvre, près du quartier de l'Agha. C'est rue Sadi Carnot, une rue très passante, donc, sans doute assez commerçante.

Louis est déjà tenté. Louis a, on l'a dit, un caractère plutôt aventureux. Louis est nantais, pas rennais. Il n'a que peu d'attaches avec cette ville.

La proposition de son frère René le tente.

- Je vais en discuter avec Gabrielle, à mon retour à Rennes.

Louis va rester chez son frère, à Alger. Il prend quelques photos dont une de sa sœur Simone déguisée en mauresque.

Est-ce là l'origine de la légende que Louis raconte ensuite à ses enfants :

Nous, les Vargues, on descend des Maures. Et oui, voyez. Votre tante a tout à fait l'air arabe. Nos ancêtres devaient faire partie de ces Maures qui, après avoir conquis l'Espagne se sont rués sur la France. Là, on a été arrêté à Poitiers par Charles Martel en 732. On a dû rebrousser chemin. Pas l'armée barbaresque en entier. Certains arabes se sont cachés, ont fait souche dans le Quercy. C'est ainsi que nous sommes devenus Français. Telle est l'histoire de nos origines arabes...

NOTE DE L'ÉDITEUR Robert rapporte cette « légende » comme une histoire racontée par son père. Aucun document ne l'étaie : le berceau documenté de la famille est Gourdon, dans le Lot, où naît Raymond Vargues en 1848.

Louis et sa sœur Simone font donc le voyage Alger-Rennes dans d'assez bonnes conditions.

Préparatifs du départ

Arrivé à Rennes, Louis déballe des cadeaux. Entre autres, de superbes grosses oranges juteuses et sucrées, très différentes de celles qu'on achète chez Mayol. Les oranges de Mayol n'ont pas une peau, mais une mince pelure ; elles sont petites. Les oranges d'Alger ont une peau très charnue, peu de noyaux, délicieuses. Ce sera cela, l'Algérie. Gabrielle a vite fait de décider.

A Batna, pas d'Université. A Alger, une Université assez bonne a-t-elle appris. Les enfants pourront y faire leurs études supérieures. Ce sera donc Alger.

Sans discussion.

Reste à préparer le grand déménagement.

La sœur Simone va à Saint Laurent, en cure. Les Vargues iront donc toutes les semaines voir Simone. Sans doute crache-t-elle des millions de B.K. ; bacilles qui infesteront Louis qui a 14 ans.

Simone mourra en fin 1929.

Pas de problèmes pour les études des enfants. Louis, l'aîné, terminera, à 2 semaines près, sa classe de 5ème dans son collège de Saint Martin, tenu par des Pères Eudistes (congrégation de Saint Jean Eudes). Un problème pour Robert. Il doit passer son Certificat d'Études. Or les épreuves à Rennes, sont fixées en fin Juin. Gabrielle se renseigne. Robert peut passer son certificat avec les « ruraux », la date du certificat étant avancée à cause des moissons. Robert passe les épreuves. Il est reçu, mention Bien

- Il aurait du avoir Très Bien, dit Gabrielle. Mais on lui a demandé le nom de l'école qu'il fréquentait. Saint Yves. Alors, avec ces instituteurs laïques...

Il faut se débarrasser du mobilier, le vendre. Tous ces meubles ne pourraient tenir dans les deux pièces de l'arrière-magasin de la rue Sadi Carnot.

On réserve quelques meubles qui iront jusqu'à Alger dans un « cadre ». Les « cadres », ces ancêtres des containers actuels.

La vente a lieu. Elle rapporte un peu d'argent, mais beaucoup moins qu'il n'était espéré. Les acheteurs savent que les Vargues sont contraints à cette vente.

Quoi d'autre ?

Dire adieu à cette bonne ville de Rennes. Dire adieu aux divers professeurs, aux prêtres de la paroisse, aux amis. Gabrielle est mélancolique. Elle va quitter sa Bretagne. Louis est enthousiaste, ce n'est pas une aventure mais une marche en avant. Les quatre enfants sont ravis d'un tel voyage.

Rennes - Alger - Juin 1929

Le 26 juin, voici la famille sur les quais de la gare de Rennes. 6 personnes et 19 colis, valises, paniers.

Premier arrêt, Le Mans. Pour dire au revoir à la famille Biays. Le père Biays est capitaine de cavalerie. Il a perdu sa jambe droite à la guerre. La mère, c'est Élisabeth Vargues, sœur de Louis. Bachelière. Les enfants Biays sont doués pour les études tout comme les enfants Vargues.

Deuxième arrêt - Paris, chez le frère, Paul, rue de Vaugirard. Paul est marié, sans enfant. On se tasse dans le petit appartement. En deux jours Gabrielle fait visiter tout Paris à ses enfants. Elle connaît les lignes de métro

- Ici, rappelez-vous, on passe sous la Seine. Merveille de traverser un fleuve par en-dessous. On va à Notre Dame des Victoires, au Sacré Cœur de Montmartre. Gabrielle parle, explique, décrit. Les enfants pourront retenir tout cela. Paris-Marseille. Avec les 19 ballots, il est difficile de trouver un compartiment libre. On le trouve. C'est un train de nuit. Vers minuit on passe à Dijon. Au petit jour, voilà la gare Saint Charles, voilà Marseille.

Un taxi emporte personnes et bagages, sur le quai de La Joliette. Le paquebot Timgad est à quai, une grand bateau rouge et noir, avec deux hautes cheminées.

On embarque. En 3ème classe. On s'installe dans le dortoir aux couchettes sommaires, superposées deux par deux.

On essaye d'aller à la salle à manger. Mais la mer est forte, le Timgad tangue et roule. On ne tient pas debout. On restera dans les couchettes durant toute la traversée. Le temps de rêver encore une fois à la Bretagne.

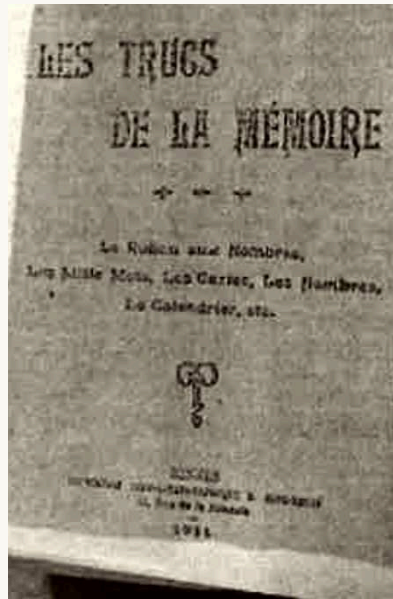
Au matin, la mer s'est calmée. Le Timgad entre dans le port d'Alger.

Adieu Rennes - Adieu Bretagne



86 Partitions du compositeur Félicien Vargues : « Ne viens pas ! » et « Farandole blanche ». Robert pose la question : quel lien de parenté avec Louis ?

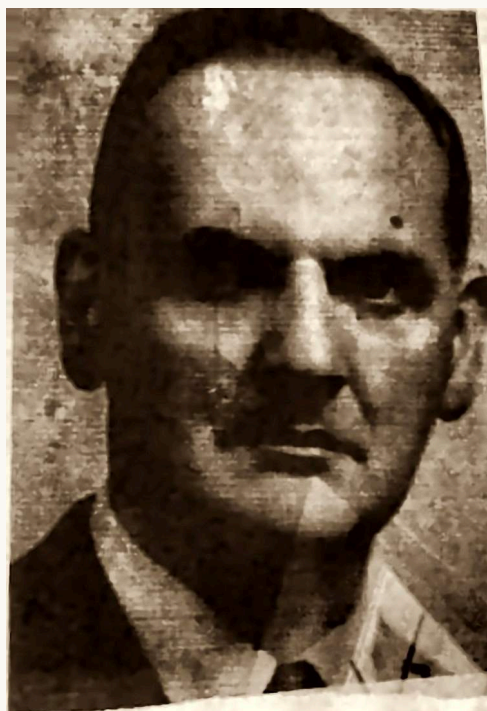
Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.



87 Les Trucs de la mémoire, plaquette écrite par Maxime Cadet, frère aîné de Gabrielle.

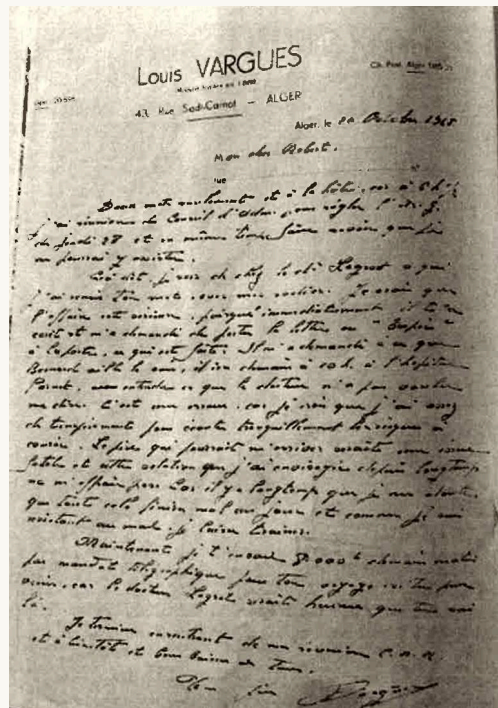
Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.

au dessus : Titres de chansons du compositeur Félicien Vargues. Qui découvrira le lien de parenté entre ce Félicien et Louis ? à gauche : Le titre de la plaquette écrite par le frère aîné de Gabrielle Maxime Cadet



88 Louis Vargues (sans légende dans l'exemplaire).

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.



89 Lettre de Louis Vargues à son fils Robert, sur papier à en-tête « Louis Vargues, 43, rue Sadi-Carnot, Alger ».

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.

QUATRIÈME PARTIE • 1929 - 1941

Alger

Rue Sadi-Carnot, Saint-Charles, Sidi-Ferruch

Juillet et août 1929

C'est à peine si Louis et Gabrielle ont le temps de voir leur nouvelle ville.

Il y a tant à faire !

Il faut d'abord aménager un peu les pièces où la famille va vivre. On ne peut pas parler d'appartement. Seulement deux pièces, assez grandes, c'est l'arrière boutique. Gabrielle regrette les belles pièces de la rue Le Bastard. Ici, à six, on va être serrés.

La plus grande pièce devra être la chambre à coucher pour six, parfois même pour sept quand Jacques, le fils de René se fâche avec ses parents et qu'il vient coucher rue Sadi-Carnot.

Louis achète 3 sommiers métalliques et autant de matelas. Ça tient dans la pièce, mais les passages sont étroits entre ces lits sommaires. N'importe. Serrés les uns contre les autres les six Vargues se sentent plus solidaires. Louis fait aménager un peu la deuxième pièce qui servira de cuisine-salle à manger. Le plus urgent est d'avoir des W.C. à soi, de ne pas être obligé pour aller au cabinet de sortir du magasin, d'aller dans la rue, de monter au premier étage pour y trouver des WC peu avenants qui sentent le carbure, carbure qui sert d'antiseptique. Rapidement, il y a donc un cabinet WC dans le fond de la pièce, à gauche. Il faut aussi détruire ce « potager » qui prend de la place. Un potager est une sorte de table en

briques où sont creusés deux foyers pour recevoir du charbon de bois. A la place du potager, on aura une gazinière. Louis fait venir le gaz jusque là. C'est un peu de confort et un peu plus de place. On devra se laver dans la cuisine.

Pour le magasin, il est suffisamment aménagé. D'ailleurs les clients y sont habitués et viennent nombreux acheter bracelets, réveils ou montres. Louis doit prendre contact avec ses fournisseurs et avec sa banque.

Gabrielle n'est plus couturière et ne le sera plus. Désormais elle aidera dans le nouveau commerce. Elle est ravie de faire les courses, suivie des enfants, au marché de l'Agha. Que les légumes sont frais, que les fruits sont beaux et la viande, surtout l'agneau n'est pas très cher.

Mais le souci principal de Gabrielle est d'inscrire ses enfants à l'école pour la rentrée d'Octobre. Devant le 43 de la rue Sadi-Carnot, il y a l'escalier Hoche. Immédiatement en haut des marches, c'est le petit lycée de Mustapha qui va jusqu'à la 3ème. Ce sera bien pour Louis et Robert. Gabrielle va aux renseignements.

- Je viens du lycée d'à côté. J'y ai rencontré un professeur assez aimable. Il connaît bien Rennes et m'a cité de nombreux noms. Tous des francs-maçons connus. Jamais mes enfants n'iront dans ce lycée.

Gabrielle inscrit donc ses deux aînés au Collège des Jésuites. Louis ira en 4ème, mais il devra être demi-pensionnaire puisque le collège se situe sur la colline de Notre Dame d'Afrique, de l'autre côté de la ville. Robert ira en 6ème à l'Externat du collège, beaucoup moins loin, boulevard Saint Saëns, à 15 minutes à pied du magasin. Bernard ira lui aussi à l'externat des jésuites. Madeleine sera admise en 6ème, à ses 12 ans, à l'Institution Fénelon, rue Victor Hugo. C'est une institution privée catholique pour filles de la bourgeoisie où la 17ème lettre de l'alphabet s'épelle « que-long ». Gabrielle fait aussi connaissance des prêtres de Saint Charles, leur nouvelle paroisse, une grande église de style moderne. Louis et Robert y vont déjà servir la messe.

Les dimanches de ces deux mois chauds, dans l'après-midi, la famille prend le tram CFRA (Chemins de Fer sur Routes d'Algérie) jusqu'au Jardin d'Essai comme on appelle le Jardin des Plantes d'Alger. Arrivés à ce jardin, on rejoint en quelques minutes la plage des Sablettes, belle petite plage de sable. Les bains sont rafraîchissants bien que l'eau ne soit pas froide du tout. Tout le monde en maillot de bain patauge. Les deux grands garçons s'essayent à la nage.

Certains dimanches Louis et sa famille vont déjeuner chez René. Son frère René est un peu filou. A la dérobée, il pince les fesses de sa femme Jeanne, puis il met un disque sur le phonographe

Si tous les cocus Avaient des clochettes
Des clochettes au d'ssus
Au dessus d'la tête Ça frait
tant de chahut Qu'on n's'entendait plus

Vraiment, les Vargues de la rue Bab Azoun sont peu fréquentables, pense Gabrielle. D'ailleurs, entre les deux familles les rapports seront peu fréquents. Ils cesseront presque lorsque René mettra dans la vitrine de son magasin - « La Maison n'a pas de succursale » - Comme si le magasin de Louis pouvait faire concurrence à celui de René. Pendant ces deux premiers mois algériens, que font les enfants ? Ils font de nombreuses promenades et

découvrent leur nouvelle ville. Ils ne peuvent en effet rester confinés dans les pièces de l'arrière boutique. Ils sont heureux.

La mort du fils aîné

(Pour la narration qui suit, tellement douloureuse, je reproduis des pages écrites par le R.P. Marmoiton, pages en grande partie dictées par Gabrielle)

Contre toute prévision, le climat d'Alger se révèle excessif pour le petit breton (Louis). La chaleur même le déprime et, dans les premières semaines d'août une parathyphoïde légère le contraint au repos. Il en est vite remis, mais demeure sans force et sans appétit. Il n'a de goût pour aucun aliment et bientôt les œufs même lui répugnent. Un jour, sa mère Gabrielle lui prépare des soles. Il ne peut y toucher. Comme il est malgré tout un robuste garçon, son père le réprimande. L'enfant, qui n'a jamais désobéi, en est tout bouleversé. Il se précipite à genoux aux pieds de son père et demande pardon pour le mauvais exemple qu'il vient de donner à ses frères et sœurs... Jusqu'à ses derniers moments, il aura ce scrupule de ne point désobéir, de ne point contrister ses parents et c'est au prix d'efforts héroïques qu'il se montrera, jusqu'au bout, bon fils...

... Le 1er Septembre, premier vendredi du mois, il sert la messe avec son frère et communie.

Le 8, Fête de la Nativité de Marie, en sortant de la messe, il dit à sa mère : « Maman, quelle belle messe. Comme la chorale chantait bien » et, rêveur « C'était beau, très beau »...

Le 9, Louis va se faire inscrire au Collège de Notre Dame d'Afrique, tenu par les Pères Jésuites. C'est une grande joie pour lui, mais c'est aussi sa dernière sortie.

Quelques jours plus tard, une fièvre bénigne mais persistante l'immobilise. Il se résigne à garder le lit, puis la fièvre monte brusquement : le docteur est inquiet, il redoute une méningite.

Le 17, on décide le transfert à l'hôpital où l'enfant sera mieux soigné. Pour faire face à toute éventualité, la maman s'y transporte ; elle qui l'a préparé à la visite de Jésus veut se trouver auprès de lui à l'heure où Jésus viendra le chercher. Mais cette perspective de quitter la maison n'enchanté pas le petit breton qui murmure mélancoliquement : « Je vais donc m'en aller de chez nous ».

Le jeudi 19, la méningite se déclare sous la forme la plus brutale et la plus aiguë, ne laissant aucun espoir. Dans l'après midi, sa maman s'approche. - Mon Loulou, monsieur l'Aumônier va venir te voir. Il va te confesser et te donner l'Extrême- Onction, et Louis jette un regard à sa maman et prononce d'une voix calme : « Oui, maman » - Ce « oui », c'est son fiat, il est prêt.

Dans la soirée, il reçoit les derniers sacrements, offrant lui-même ses petites mains aux onctions du prêtre, puis il fait le sacrifice de sa vie en ces termes - « Mon bon Jésus, Je m'abandonne à vous, je vous offre ma vie. Tout ce que vous voulez, comme vous le voulez, autant que vous le voulez » -

Il n'a pas une larme, il est viril ! Sa foi est solide comme le granit de son pays et son cœur est débordant d'espoir et d'amour.

Pas un instant, pendant les jours qui le séparent de la mort, il ne se départit de ce calme et de sa belle résignation. C'est une prière continuelle, les choses de la terre ne l'intéressent plus. - « Maman, maman, dit-il souvent, oh ! prie pour moi, prie avec moi.

La Sœur qui le soigne est émue. Elle l'entend murmurer à diverses reprises la belle prestation d'amour de Saint Pierre - « Petit Jésus, vous savez bien que je vous aime » - Il dit encore la si touchante prière des Scouts - « Seigneur Jésus, apprenez- moi à être généreux » -

Le jeudi soir, 26 il est très mal. Tandis qu'à ses côtés on récite la prière du soir, il fait un effort pour s'y unir. Le petit frère de Jésus, qui est aussi l'enfant de Notre Dame, dit par trois fois, en pleine connaissance - « Priez pour nous, pauvres pécheurs... » - Puis, dans un dernier appel - « Maman » - où il confond dans un même amour, ses deux mères, celle du ciel et celle de la terre. Il s'en va vers le bon Dieu réalisant ainsi un de ses mots les plus chers - « C'est pour le Ciel que nous sommes faits » -

Le 27 septembre 1929, à 7 heures, il rendit le dernier soupir.

Sa mère lui mit alors son beau costume blanc, son brassard et ses insignes, et le défilé commença de ses amis, Scouts et Croisés, heureux de venir saluer sa dépouille et recommander leur avenir au petit chevalier de Jésus-Hostie qui venait de se présenter à son Seigneur « avec tous ses galons ».

Voilà les pages que Gabrielle a dictées au Père Marmoiton. Certes, c'est un peu trop religieux à mon gré, pas tout fait objectif, mais ça reste très émouvant.

Ce 27 septembre Louis Vargues fils est donc mort d'une méningite tuberculeuse, alors sans aucune possibilité de traitement.

Gabrielle va pleurer pendant longtemps

Pendant longtemps



90 Louis, sur son lit de mort, et son image mortuaire — Alger, septembre 1929.

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.

La mort de Louis vue par la presse

La mort de Louis a ému le milieu catholique d'Alger. On a pu lire dans « L'effort algérien » l'hebdomadaire catholique, le texte suivant

« Nous nous sommes agenouillés auprès de ce corps qui reposait vêtu de blanc au milieu des fleurs. A sa boutonnière, sa famille avait épinglé la croix potencée des Scouts de France, et ses lèvres retenaient l'expression d'un dernier sourire.

Fidèle à sa foi d'Avant-garde et de Scout, n'avait-il pas souri à la souffrance et la mort comme il avait souri à ses parents, à ses amis, à ses frères scouts.

Au cimetière, quand les prières liturgiques furent achevées et qu'on eut jeté l'eau bénite, nous chantâmes la prière

Seigneur Jésus, nous t'implorons Pour notre brave compagnon rentré à la maison Seigneur Jésus, en petit preux Ton Scout a tout fait de son mieux Ah ! fais, Seigneur, luire à ses yeux Le soleil radieux

Puis, entourant la fosse et nous rappelant les certitudes que nous puisons dans notre foi, avec des larmes dans la voix, mais surtout avec la sérénité de ceux qui espèrent, nous avons redit le chant des Adieux

Ce n'est qu'un au revoir, mon frère Ce n'est qu'un au revoir Oui nous nous reverrons, mon frère Ce n'est qu'un au revoir... Car Dieu qui nous voit tous ensemble Et qui va nous bénir

Car Dieu qui nous voit tous ensemble Saura nous réunir

Et maintenant, il nous reste à te prier et à marcher sur tes traces, petit frère qui nous montres le chemin et qui nous enseignes à faire de notre vie une continuelle ascension

« Dieu nous donne, Dieu nous ôte, que son saint nom soit béni » (Saint François de Sales)

L'année 1930

Louis est donc enterré au cimetière du Boulevard Bru, sur les hauteurs d'Alger.

Tous les dimanches, Louis, Gabrielle et les trois enfants restants iront prier sur la tombe du petit saint. « Je voulais que mon aîné devienne prêtre ou religieux. Cela ne se fera pas. Mais mon aîné est mieux que cela. Mon aîné est un Saint » se dit Gabrielle. Et cela la console un peu.

La famille va donc au cimetière soit par les tramways T.A. (Tramways Algériens) qui passent en haut de la rue Hoche et montent jusqu'au cimetière, soit en prenant un fiacre au Champ de Manœuvre. La famille reste longtemps autour de la tombe. Le retour à la maison (à Alger, il n'y a plus de « chez nous » comme en Bretagne) se fait à pied puisque ça descend. Les enfants se plaisent à varier ces chemins de retour, certains traversent un bidonville arabe. Louis et Gabrielle ont reçu la visite d'un Père Jésuite de Toulouse, le Père Victor Marmoiton. Ce dernier a décidé d'écrire un livre sur Louis et demande à Gabrielle de lui fournir tous les renseignements utiles.

Gabrielle est donc très occupée. De sa belle écriture (ronde anglaise) elle remplit des pages et des pages, en pleurant, mais cela la soulage de sa douleur. Son esprit doit penser, et doit penser à son aîné tant aimé.

Voici un extrait de ces pages, non reproduit dans le livre de V. Marmoiton,

« ...Il y eut, dans sa vie, un petit moment de tristesse en 1929. C'est l'Année Jubilaire de notre Saint Père le Pape. Louis a fait son jubilé au collège, ses notes le mentionne (sic). La clôture a lieu le 3ème Dimanche de carême. Quelques jours après, il rentre de classe. - Maman, je voudrais avoir 15 ans - Pourquoi donc ? - Il y a à St Martin une petite délégation d'élèves pour aller à Rome, seulement, il faut avoir au moins 15 ans - Ne pouvant y prendre part, il les suivra en imagination et, le jour de leur arrivée, il reste longtemps en conversation avec Mr l'abbé Lamauviel, l'heureux pèlerin. - Maman, ils ont vu Rome, ils ont vu Notre Saint Père le Pape -

Gabrielle doit encore écrire à tous ceux qui ont approché Louis pour qu'ils envoient leurs souvenirs au Père Marmoiton. Gabrielle écrit aux maîtres de Saint Yves, aux professeurs de Saint Martin, aux prêtres de Saint Aubin... Cela prend du temps, cela console.

Le Livre de V. Marmoiton, s.j. « Louis Vargues, un Croisé Enfant de cœur 1915-1929 » paraît en 1931 dans les éditions de l'Apostolat de la Prière - Toulouse. Le livre est tiré à 20 000 exemplaires. Gabrielle reçoit beaucoup de lettres émues.



91 Les livres consacrés à Louis : Une fleur de Bretagne transplantée à Alger... Louis Vargues, lettre-préface de Mgr Leynaud, archevêque d'Alger, et l'ouvrage du P. Marmoiton.

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.

Gabrielle fait en sorte que Noël 1929 ne soit pas trop triste pour ses enfants. Tous trois ont une bicyclette. Car, pour Louis, les affaires vont très bien. En ces jours de fêtes de fin d'année, le magasin ne désemplit pas. Gabrielle doit même aider pour assurer les ventes. Les bijoux d'or

se vendent au poids. Les Algéroises d'origine espagnole ou italienne aiment porter de nombreux bracelets d'or à leurs poignets.

Puis, 1930, c'est l'année du Centenaire de la Prise d'Alger. Vient à la maison une demoiselle de La Pomelière, descendante du Maréchal de Bourmont (1773-1846) qui commanda l'armée française lors de la prise d'Alger. Cette dame vient souvent partager le repas des Vargues. Son mets préféré ? Le croupion de poulet, dit encore le sot-l'y-laisse. Grâce à cette dame, Louis et Gabrielle vont à une soirée au Palais d'été du Gouverneur Général.

Les enfants applaudissent aux somptueux défilés militaires sur le Boulevard Front de Mer. Que tous ces militaires sont beaux, les tirailleurs, les zouaves et surtout les spahis sur leurs chevaux blancs.

Il ne vient à l'idée de personne que ces festivités insultent le peuple arabe qui ronge sa colère.

1930 encore, c'est la venue chez les Vargues du Père Danion, sans doute à cause du livre qui se prépare sur Louis. Ce Père Danion est un eudiste, comme les eudistes du Collège Saint Martin de Rennes. Mais un Eudiste - Prêtre libre, c'est à dire sans affectation. Le Père Danion a une belle fortune personnelle et fait ce que bon lui semble et va où il décide d'aller. Il est chapelain de Domrémy. Son truc, c'est le cinéma, c'est faire des films de propagande catholique. La lumière du ciel d'Alger le séduit.

C'est grâce à ce Père Danion qu'en été 1930 Gabrielle et ses enfants s'en vont en France, en Savoie, à Pralognan la Vanoise. Là se tient un camp pour les élèves de Rennes. Tout le monde dort sous la tente. Gabrielle aide à la cuisine, les enfants, surtout Robert, font de belles excursions en montagne.

Gabrielle reçoit une lettre de Louis

Alger, le 25 juillet 1930

Ma chère petite femme / mes chers Chéris

Il y a quelques jours j'ai eu une émotion pendant la nuit. Je dormais sur le canapé (j'y suis habitué maintenant mais les premières nuits, je n'y étais pas du mieux). Il était environ 3h1/2 du matin et me voilà réveillé par la sonnette d'alarme. Il faisait nuit. Je saute du lit, prend le revolver que j'arme et, sur la pointe des pieds, j'avançais sans bruit. A part la sonnette qui carillonnait, pas le moindre bruit suspectte (sic). J'arrivais ainsi jusque à la portière qui sépare la cuisine du magasin. Je ne voyais rien. Il fallait pourtant bien que j'en sorte, et, pour arriver au bouton électrique, il me fallait traverser la boutique. S'il y avait un cambrioleur, il pouvait être caché et me tomber dessus. Malgré cela, je me décidais et j'allais carrément allumer. Je respirais lorsque je vis la lumière et il n'y avait personne. Probablement un contact électrique un peu juste, mais j'ai eu tout de même une petite émotion...

... Bons baisers bien tendres de Papa et mon meilleur souvenir au Père Danion.

Louis

Ainsi, passa sans trop de larmes, l'année 1930. En fin de cette année, les affaires du magasin furent encore meilleures qu'en 1929.

Aventures de Louis

Ce sont de petites aventures.

En 1931, avec toujours ce Père Danion, Louis s'en va vers le Sud, vers le désert. Itinéraire : - Djelfa sur les Hauts Plateaux riches en alfa - Laghouat, la porte du désert et Ghardaïa, la ville du M'Zab entourée de 7 autres villes dont Béni Isguen, la ville sainte des Mozabites. Le Père Danion est furieux au restaurant de l'hôtel transsaharien de Ghardaïa. Pensez donc, dans le désert, on lui sert du poisson. Il préférerait un bon beefsteak !

Puis une aventure plus cocasse. Louis fait partie de la Société des Bretons d'Alger. Il y rencontre quelques nantais. Un dimanche, la Société organise une sortie à Sidi Ferruch. Mais lorsque la famille Vargues arrive au lieu du rendez-vous, le car est déjà parti. En avance sur l'horaire. Fureur de Louis. A la réunion suivante de la Société, Louis dit son indignation.

- « Ce n'est pas un petit boutiquier qui va faire la morale ici - clame une voix. »

Louis réagit :

- Monsieur, vous avez dit « petit boutiquier » ! C'est une insulte. Demain, je vous envoie mes témoins. Comme insulté, je choisis de nous battre au sabre.

Rue Sadi-Carnot, c'est la stupeur. Non à cause de l'arme. Louis sait manier un sabre, d'autant qu'à Alger il a repris l'escrime. Mais, le duel, c'est interdit par le Pape. Un curé qui vient déjeuner prend le parti de Louis - Déjà, et en avance, je vous donne l'absolution.

La famille reste très excitée par ce duel qui n'aura pas lieu. Le sous-officier de la Marine, qui travaille comme scribouillard à l'Amirauté, présente ses excuses... Ouf

Un peu après c'est encore des voyages au Sahara. Cette fois-ci avec Mr. Brégeon, un rennais qui a une automobile assez puissante. Louis et son chauffeur iront jusqu'à Ouargla, en plein désert, à 500 kms d'Alger.

Louis ira encore à Bou Saada, le pays de la Tribu des Ouled Naïls dont les jeunes femmes, dit-on, se prostituent jusqu'à avoir une belle dote ; alors, elles se marient et font d'excellentes épouses.

D'un de ces voyages, Louis a ramené une chienne du désert, Diane. Une belle chienne mais elle mord volontiers les clients. Louis s'en débarrasse d'une balle dans la tête.

La douleur d'une mère

1931 - Gabrielle a terminé d'écrire ses souvenirs sur son fils Louis. Tant qu'elle remplissait des pages et des pages, elle revivait avec son fils vivant. Maintenant elle n'a plus qu'une image de son Louis, allongé, vêtu de blanc, les yeux clos.

Gabrielle sombre dans un profond désespoir, une profonde dépression comme on dirait aujourd'hui. Gabrielle pleure, pleure tout le temps. A la maison, c'est la tristesse, continuellement. Robert fuit la famille et se réfugie dans le scoutisme. Et Madeleine, et Bernard ? Il essayent en vain de consoler leur maman. Louis se fait plus dur. Il a de grands soucis commerciaux. Il a dû se remettre à réparer des montres.

Gabrielle semble passer son temps entre le cimetière et l'église Saint Charles. Dans cette paroisse, elle trouve quelque réconfort. L'abbé Georges Avignon, un jeune vicaire compatissant, qui se confie parfois à Madame Vargues. - Madame, savez-vous ce que je viens de découvrir. Je pensais avoir fait vœu de chasteté en devenant prêtre. Et bien, je viens d'apprendre que je n'ai fait que vœu de célibat.

Mais rien ne calme la douleur de Gabrielle. Et ça dure des mois et des mois.

Il y a quelques dames patronnesses qui s'efforcent de consoler Madame Vargues. Par exemple, Madame Tournade dont le mari est professeur à la Faculté de Médecine d'Alger. Et aussi, Madame Fournier. Son fils, Alain, est lui aussi mort à 14 ans. On n'a pas écrit de livres sur lui. Madame Fournier semble être jalouse. Elle explose.

- Madame Vargues, vous pleurez, vous pleurez. Vous dites vouloir mourir pour retrouver au Ciel votre fils chéri. Pendant ce temps, vous négligez votre mari, vos autres enfants. Vous voulez aller au Ciel ! Laissez moi rire. Dieu n'aime pas les pleurnicheuses. Ce n'est pas au Ciel que vous irez, mais en Enfer. Vous ne reverrez jamais votre Louis... C'est la douche froide, l'électrochoc qui guérit.

Gabrielle subitement redevient la maman Gabrielle. Elle recommence à sourire. Elle recommence à s'intéresser au magasin, à ses enfants.

Gabrielle est sauvée.

(Tout cela est mal dit. C'était beaucoup plus grave, beaucoup plus triste que je ne l'ai écrit.)

Gabrielle reprend peu à peu sa gaîté. Tout en faisant sa vaisselle, elle aime écrire des acrostiches. Par exemple, pour un 25 août.

Les jours passent et je demeure, Oh ! Que toujours mon mari donne Une amitié encore meilleure. Il sait si bien que je suis bonne, Sans aucune larme, avec bonheur

(- Rimons, Rimaille, Rime ton cul avec ta face - disait, il y a longtemps, son frère Maxime)

Les amis de Gabrielle

Louis n'a pas d'amis, c'est à dire pas d'amis qu'il invite chez lui.

Gabrielle a besoin d'amis qui deviennent des familiers de la maison.

C'est d'abord Mr Faure, le jeune professeur de Robert, en 5ème au collège Notre Dame d'Afrique. Robert raconte que, en classe de calcul (on ne dit pas « mathématiques »), Mr Faure l'appelle toujours au tableau pour qu'il explique la solution d'un problème. Il sait que Robert le fera mieux qu'il ne pourrait le faire. Donc Gabrielle

invite ce Mr Faure à déjeuner. C'est un Auvergnat, de Lempdes. Il aime son pays. A Alger, il a besoin d'une atmosphère française, familiale. Mr Faure épousera une payse. Les Vargues et les Faure seront amis pendant plus de 15 ans. C'est Jean Parent. Un jour, au magasin, un grand militaire entre

- Je voudrais parler à Madame Vargues.

- C'est moi.

- Je fais mon service militaire à Hussein Dey. Je ne connais personne à Alger. Mais j'ai lu et aimé le livre qu'on a écrit sur votre fils Louis. Je suis de Nevers. A Nevers, je suis entré au Grand Séminaire pour devenir prêtre... Jean Parent devient un familier de la famille Vargues. Chez les Vargues il passe toutes ses permissions. Avec les Vargues, il va à la plage, il va dans les bois de Fort l'Empereur. Il a de longues conversations avec Gabrielle. Après son année militaire, Jean Parent retourne à Nevers. Il écrit à Madame Vargues

- « ...Sans vous, sans votre aide, je crois que je ne serai pas revenu au séminaire. Grâce à vous, chère Madame, je vais être ordonné... »

Jean Parent et Robert échangeront de nombreuses lettres.

C'est aussi Tina. C'est une jeune femme à l'accent italien qui répète

- Ma vie est une romance -

On ne saura rien de cette romance, mais Tina est tous les jours rue Sadi Carnot. Elle aide Gabrielle à la cuisine et sait faire de bons beignets à la morue... Après quelque temps, Tina disparaîtra.

C'est encore Fred Serell. Fred est un jeune homme de 20 ans, de la banlieue de Paris. A Alger, il est sous-chef de la troupe scout 1ère Alger, la troupe de Robert. Naturellement, Fred et Robert sont amis. Fred Serell est invité rue Sadi-Carnot.

Fred est électricien. Gabrielle, qui a des relations, lui trouve des chantiers. Fred peut travailler et gagner sa vie. Mais Fred est un Titi parisien. Chaque fois qu'il va à Monoprix, ce magasin à prix unique qui vient d'ouvrir rue d'Isly, chaque fois, il revient avec quelque objet qu'il a chapardé.

- Ne faites jamais cela, ordonne Gabrielle. Jamais - Si vous recommencez, vous ne viendrez plus chez moi. Fred ne recommencera pas.

Mais les chantiers se font plus rares.

- Pourquoi n'irez-vous pas comme technicien au laboratoire du Pr Tournade ?

Et Fred Serell entra dans ce laboratoire. Il terminera sa carrière comme technicien-chef au Collège de France. Telles sont quelques personnes que Gabrielle a aidé. Il y en aura d'autres, comme cette Yolande, une jeune infirmière venue de Josselin.

Gabrielle aime donc aider les autres. Elle aime se faire des amis.

Gabrielle a repris la surveillance des études de ses enfants et fait souvent leurs rédactions qu'ils recopient le dimanche soir, en somnolant.

Gabrielle est contente que ces études marchent bien. Elle est sûre maintenant qu'ils seront du bon côté de la « barrière ».

Est-ce assuré ?

Un jeudi, vers les 15 heures, Robert fait ses devoirs sur un bout de table de l'arrière boutique. Tout à coup, il tend l'oreille. Dans le magasin, son père discute avec un fournisseur.

- Monsieur Vargues, vous me devez beaucoup d'argent. Je sais bien que vous faites de votre mieux. Mais l'instruction de vos enfants, ça fait des frais. Tenez, j'ai réfléchi. J'ai une proposition à vous faire. Je prends votre grand fils Robert comme employé dans ma maison. Il pourra même devenir rapidement secrétaire...

Il n'a pas fini sa phrase que Gabrielle crie d'une voix forte

- Ça, Monsieur, jamais, jamais. Devrions-nous coucher sous les ponts, Robert et les autres poursuivront leurs études jusqu'au bout.

De l'autre côté de la cloison, Robert est émerveillé d'avoir une telle maman.

C'est Gabrielle qui transige avec le Père Recteur Devillard, le retour de Robert à son collège. Il venait d'être renvoyé pour manque de discipline. Il avait refusé de faire une punition générale.

Louis Vargues, Croix de Feu

En 1933, Louis enrage. Louis est toujours patriote, Catholique et Français de Droite.

Louis enrage, chez les Faure, lorsque l'Allemagne se remilitarise. Il enrage plus encore lorsque l'Armée allemande ré-occupe la Ruhr.

- Un régiment français aurait suffi pour le arrêter. Et, il a raison.

Louis enrage contre ces gouvernements de pourris. Des pourris qui ont soutenu le scandale de la banquière Madame Hanaut. Ces pourris compromis avec l'escroc Stavisky qui vient de se suicider, dans un chalet de Chamonix, suicidé d'une balle dans le dos...

NOTE DE L'ÉDITEUR Repères : la banquière évoquée est Marthe Hanau, au cœur d'un scandale financier à partir de 1928 ; Alexandre Stavisky meurt à Chamonix en janvier 1934. L'armée allemande ne « réoccupe » pas la Ruhr, que la France avait occupée en 1923 : il s'agit vraisemblablement de la remilitarisation de la Rhénanie, en mars 1936. Robert écrit de mémoire, soixante-cinq ans plus tard.

Louis enrage. Il doit agir.

Justement, il y a, à Alger, une fédération de ce nouveau Mouvement Croix de Feu. L'association des Croix de Feu est née après la guerre et regroupait les poilus médaillés de la Croix de guerre. C'est une association du souvenir. En 1930, le colonel de la Rocque devient Président de cette société. Il la transforme en Mouvement politique. Aux Croix de Guerre, il ajoute les « Briscards », anciens combattants non décorés. Il ajoute les jeunes qui n'ont pu faire la guerre. Ce sont les Volontaires Nationaux, les V.N.

Les Croix de Feu sont autour de la Chambre des Députés le 6 février 1934. Ils sont là, à côté des Camelots du Roi de l'Action Française, à côté des Jeunesses Patriotes de Taittinger, à côté de ces exaltés de Solidarité Française. Mais, contrairement à ces organisations de Droite, ce 6 février, les Croix de Feu ne bougent pas. Ces anciens poilus restent comme l'arme au pied, suivant les ordres de leur chef de la Rocque.

Les Croix de Feu, de plus en plus nombreux s'organisent. Une fédération est créée à Alger.

Louis Vargues adhère à cette fédération. Très vite il saura se faire distinguer. Il est nommé chef du quartier XI d'Alger, du quartier de Mustapha. Il organise ses « Croix de Feu ». Le plus souvent dans les bars, à midi, autour de nombreuses anisettes. Anisette Gras, par anisette

Phénix, l'anisette des Israélites. Bientôt le quartier XI aura son propre local de réunion, en haut de la rue Hoche.

Louis Vargues recrute dans le quartier. Bientôt il peut organiser une grande fête dans une salle de la rue Clauzel. Il fait même venir à cette fête une chanteuse de cabaret, ayant connu une certaine renommée. C'est Andrée Turcy, qui chante la chanson « Quand j'ai bu mon anisette ». Cette fête est un grand succès pour Louis.

Louis est un chef.

Louis fait encore confectionner le drapeau de la section XI, un beau drapeau tricolore. Dans le blanc est peinte la Croix de Feu.

Louis entraîne sa famille au fameux meeting de l'Oued Smar, meeting tenu dans la propriété d'une riche colon. De la Rocque préside ce grand meeting, avec Mermoz, l'aviateur. Il y a foule à Oued Smar. La victoire des Croix de Feu semble proche.

Louis assiste à toutes les réunions des Croix de Feu. Il s'est même procuré une matraque plombée. Il explique : - J'attache ma matraque par une ficelle que j'accroche à un bouton de mes bretelles. Je cache la matraque dans mon pantalon. Si les communistes nous attaquent, gare à eux. Si des gendarmes nous arrêtent, je détache la ficelle, la matraque tombe à terre par la jambe de mon pantalon.

Louis préfère la culotte serrée aux genoux, avec des leggings aux mollets. S'il portait une chemise brune... Car Louis est factieux, comme tous les autres Croix de Feu. Le pouvoir, ça se prend par la force. A bas la IIIème République

Déjà, avec les autres partis de droite, ils ont conquis la Mairie d'Alger et soutenu, comme futur maire, un certain Rozis, homme insignifiant. Les Croix de Feu ont gagné Alger.

Le 14 juillet 1935, c'est, dans la rue d'Isly, le grand défilé des formations patriotiques. Les Croix de Feu défilent impeccablement, au pas militaire. Louis Vargues marche en avant de sa section XI. Un grand succès. La victoire est proche. De la Rocque sera le « chef », comme Mussolini est le Duce, Hitler le Führer et bientôt Franco le Caudillo. Et Gabrielle ? Que pense-t-elle de ces Croix de Feu ? Elle n'est pas du tout enthousiaste et fait même des reproches à Louis.

- Avec tes Croix de Feu, tu t'absentes souvent, tu ré pares moins de montres. Moins d'argent rentre à la maison. - Mais surtout, tu perds des clients. Le magasin est situé dans un quartier populaire, pas du tout Croix de Feu, à part 2 ou 3 voisins. Tu perds des clients en paradant en plein jour à la tête de tes hommes.

- Tout cela est mauvais. Et puis, les Croix de Feu sont pour les riches. Alors que nous devenons pauvres, tu soutiens les riches colons.

Gabrielle n'est pas à court d'arguments qui n'ébranlent pas l'engagement de Louis.

Et ce 14 Juillet 1935, à 13 heures, Louis vient de quitter ses camarades après de nombreuses anisettes. Il est un peu éméché.

- J'ai vu votre défilé rue d'Isly, dit Gabrielle. Un très beau défilé bien ordonné. J'ai applaudi des deux mains. Je t'ai applaudi car tu marchais fièrement à la tête de ta section, avec toutes tes décorations sur la poitrine. C'était un très beau défilé.

Et Gabrielle poursuit

- Après votre défilé, je suis allé, sur les Boulevards, et je suis tombé sur le défilé des gens du Front Populaire. Quel désordre, quels cris ! Mais, je dois l'avouer, ils étaient beaucoup plus nombreux que vous ; il y avait même de nombreux arabes.

Louis se lève et donne une forte gifle à Gabrielle à la stupeur des enfants.

Est-ce cela la politique ?



92 Louis et Gabrielle — 1936.

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.

Vie de la famille Vargues durant les années 1930

On l'a dit, les deux premières années d'Algérie furent prospères. Beaucoup d'argent rentrait au magasin. Louis pouvait commencer à rembourser ses emprunts.

Les Noël's d'Alger n'ont pas la saveur qu'ils avaient à Rennes. Les enfants ont grandi. Rue Sadi-Carnot, on ne met pas d'arbre de Noël, faute de place, mais aussi parce que à Alger on ne trouve pas de sapins mais des pins, ce ne sont pas de vrais arbres de Noël.

Les messes de minuit à Saint Charles sont plus un spectacle qu'un office religieux. Mais les spectateurs sont généreux à la quête. Cette messe de minuit n'est que le prélude au dîner de Réveillon. D'ailleurs, avec les amis Brégeon, les Vargues ont leur premier réveillon avec dinde, marrons... Gabrielle pense que tout cela est bien païen. Robert, Madeleine et Bernard poursuivent les rites de l'association imaginée par leur aîné Louis, les rites de l'« Amour Filial ». Pour les fêtes ou anniversaires de Louis et de Gabrielle, ils édifient un trône de plus en plus haut pour fêter leurs parents.

La crise de Wall Street de 1929 gagna bientôt le monde entier. Les affaires deviennent alors plus difficiles. Louis se remet à son établi. Il répare montres et réveils. Il songe un jour à obtenir le poste d'horloger officiel chargé de veiller à la bonne marche des horloges des édifices publics. Échec.

Bientôt s'annonce la faillite.



93 Le magasin du 43, rue Sadi-Carnot, à Alger.

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.

Il va falloir quitter la rue Sadi Carnot et trouver à louer un appartement. La famille prospecte dans le quartier du Telemly. On ne pourra y perdre en confort, même si au 43 de la rue Sadi-Carnot, on dispose de trois pièces, supplémentaires au troisième étage, sous la terrasse.

Ça s'arrange un peu. On restera rue Sadi Carnot. Il faut cependant des rentrées d'argent.

Gabrielle va devenir vendeuse au porte à porte. A-t-elle répondu à une petite annonce ? Le fait est qu'elle s'associe à un demi-grossiste, Mr Zermati. Tous les matins, chez ce commerçant, elle remplit une valise de cravates, d'eaux de Cologne, de peignes et d'autres choses. Puis elle s'en va sonner aux portes et proposer sa marchandise. Toutes ses relations deviennent ses clients, chacun lui fournissant de nouvelles adresses. Gabrielle, courageuse, apporte ainsi sa contribution à la maison.

Dès que Robert aura son premier bac, il donnera des leçons particulières. C'est Gabrielle qui trouve les élèves. C'est elle qui reçoit l'argent.

Un nouveau venu à la maison : Azor. C'est une sorte de petit caniche au poil noir et blanc. Il se masturbe contre tous les rideaux qui pendent. Bientôt, mangeant trop, Azor grossit et perd ses poils. Un vrai petit cochon. Azor terminera ses jours, comme Diane, d'une balle dans la tête, dans les bois de Sidi Ferruch.

Les études des enfants se poursuivent normalement. Robert, qui veut faire comme Tournade (professeur de physiologie à la Faculté) commencera sa médecine en 1936. Madeleine fera des études de pharmacie. Il est encore trop tôt pour orienter Bernard !

Gabrielle invente le camping d'été à Sidi Ferruch

A Rennes, on l'a dit, grandes vacances égalaient voyage un peu loin de chez nous, à Saint Malo, à Nantes... A Alger, où aller en voyage, en vacances, dans ce pays rempli d'arabes ? Il est hors de question d'aller en France. Où irions-nous ? D'ailleurs c'est beaucoup trop cher. C'est bon pour les fonctionnaires qui ont un voyage payé tous les 2 ans.

En 1932, Gabrielle a essayé d'aller deux semaines à Zéralda. Ce fut un échec. On s'est ennuyé ferme.

Mais, en cette année 1936, Gabrielle se repose la question des grandes vacances.

1936, le Front Populaire a gagné partout en France. Il a gagné à Alger qui a élu un député radical-socialiste. Il y a eu les grandes grèves et la banlieue d'Alger couverte de drapeaux rouges.

Et surtout, Blum a dissous les ligues factieuses. Il a dissous les Croix de Feu. Ces gens de Droite ne vont-ils pas profiter de la fête nationale du 14 juillet pour manifester dans les rues ?

Gabrielle a peur. Elle se souvient trop bien de ce 14 juillet de l'an dernier. Pas seulement à cause de la gifle. Gabrielle a peur car Louis ne semble pas d'humeur à accepter la défaite.

Que faire se demande Gabrielle ?

En début de juillet, le soir, au dîner, elle explique :

- Ce serait bien, pour le 14 juillet, d'aller passer 2 à 3 jours à Sidi Ferruch. Ça pose peu de problèmes. On peut facilement agrandir notre tente de plage. Avec quelques serviettes de bain, quelques draps ou couvertures légères on peut faire une tente assez grande pour y dormir. On planterait cette tente dans les massifs herbeux de la Plage Ouest...

Les enfants sont ravis de cette bonne idée. Louis n'élève pas d'objection.

Et voilà l'origine de notre bonheur d'été. C'était simple. Encore fallait-il y penser. Personne ne campait alors. Voici donc la famille Vargues qui installe son camp dans les dunes qui bordent la Plage Ouest. Le soleil brille, le sable est chaud. Tout de suite, on se sent bien dans ce camp de bohémiens.

Pourquoi ne rester que 3 jours. C'est décidé, Louis retournera au magasin, avec Robert qui donne en ville des leçons particulières, les autres resteront à la plage. Louis et Robert viendront au prochain week end.

Ce premier camping se prolongea jusqu'au 31 juillet.

Tout le monde revient à Alger. Pas pour longtemps. Juste le temps de fabriquer une grande tente, spacieuse, confortable. On choisit un beau tissu bleu foncé que Gabrielle assemble. Louis se charge de la mâturation. La tente est grande et belle.



94 Le camp, dans les bois de Sidi-Ferruch — juillet 1938.

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.

Donc toute la famille repart dans les dunes de Sidi Ferruch. Charles et Guy de Périère, des amis, seront avec nous. Départ, le 1er août, pour 15 à 20 jours.

De bien belles vacances que celles de cet été 1936. Robert et les autres ont construit des « Robinson », des radeaux faits du liège ramassé sur la plage.

On quitte Sidi Ferruch. Mais puisque l'on est bien équipé, on y reviendra en été 1937.

Ce qui fut fait avec quelques nouveautés. Au lieu des dunes, on plante la tente dans le grand bois de sapins qui se trouve à 500 mètres de la plage.

Et avec la tente, on a le bateau.

Ce bateau, encore une idée de Gabrielle. Depuis son premier bac, Robert donne des leçons particulières, un peu pendant l'année scolaire, beaucoup pendant les vacances. Tout l'argent qu'il gagne il le donne à Gabrielle. C'est normal. Cela aide bien les finances de la maison.

Quel cadeau faire à Robert ? se demande Gabrielle. Justement, elle a vu, à la vitrine d'un magasin de sport, une petite embarcation en fibrociment. Elle ne coûte que 800 frs.

Gabrielle en parle à Louis qui va voir ce bateau. Il conclut que cette embarcation ne convient pas. Trop petite, trop lourde, trop fragile. Mais l'idée de sa femme est très bonne. Rapidement Louis trouve à acheter une assez grande barque, solide, une ancienne barque des douaniers. Elle est en bon état et ne coûte pas plus cher que l'embarcation du magasin de sport.

Durant le mois de juin 1937, on essaye cette barque dénommée le R.U.A. C'est une bonne et solide barque qui tient bien la mer.

La barque fera donc le voyage Alger-Sidi Ferruch, tirée par un bateau à moteur. L'achat de cette barque aura deux conséquences importantes - 1° - Robert épousera Poupie, la fille des

gens chez qui on entrepose les rames pendant la nuit - 2° - Louis Vargues deviendra Président du Club Nautique de l'Agha, club où le bateau a son corps mort.



95 La barque, rebaptisée Ker Armor, avant et après le pontage.

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.

Donc été 1937, très belles vacances dans les bois de Sidi Ferruch avec sur la mer, des balades en bateau. Encore de très belles vacances en 1938. Cette fois-ci, la fiancée de Robert, Poupie, est avec les Vargues, elle fait partie de la famille.

Et aussi en 1939, mais vacances abrégées en début Septembre. A Sidi Ferruch, on apprend la déclaration de guerre.

Fin le camping à Sidi Ferruch. Quelle merveilleuse idée a eu Gabrielle.

Les J.E.U.N.E.S.

En fin 1934, Le chef de la troupe scout de la paroisse de Saint Charles, décide que la troupe « de Sauris », quittera Saint Charles et deviendra « troupe Saint Dominique » chez les dominicains.

Louis Vargues est furieux. Pourquoi ? Il est bien connu que ce chef scout, Jean Varnoux, est un chrétien de gauche. Il vient de la région parisienne, de Saint Maur. C'est un métisse, sa mère est une indienne de Bolivie. Petit, bronzé, Jean Varnoux a une grande influence sur Robert. Pour la première fois, Robert est en contact avec un chrétien homme de gauche, disciple de Marc Sangnier, adepte du Sillon, mouvement condamné par le Pape. Jean Varnoux ne cache pas son aversion pour les fascistes, Croix de Feu ou autres.

Est ce la raison qui pousse Louis à ordonner à son fils de ne pas suivre Varnoux, d'abandonner le scoutisme ? Sans doute oui. En partie. Dans son subconscient Louis ne regrette-t-il pas que

son grand fils Robert ne soit jamais à la maison. Il est soit au collège, soit à ses scouts. A la maison, il n'y vient que pour dîner et dormir.

Donc Louis ordonne. Robert obéit et abandonne le scoutisme qui est sa vie. Pourquoi obéit-il. Il ne le sait pas lui-même.

Robert se retrouve seul, ne sachant que faire de ses heures de loisir. Le mieux est de suivre son père. Robert devient V.N., Volontaire National auprès de son, Croix de Feu de père.

Enthousiaste ? Pas trop.

Le fait est que Louis et Robert vont établir de bonnes relations entre eux. Robert va avoir 18 ans. C'est un homme. Ces deux hommes, Louis et Robert se prennent d'amitié. Ensemble ils militent, ensemble ils discutent ; ensemble ils s'essayent aux échecs. Un vrai bonheur que ce rapprochement entre le père et le fils.

Robert occupe ses loisirs à lire. Il réfléchit. Les idées de Varnoux l'ont marqué. Robert lit Lamennais, un prêtre breton qui devient socialiste en 1830 et qui combat pour le peuple. Il lit même du Jules Guesde, et même des romans récents d'André Gide. Robert se sent attiré vers des idées sociales chrétiennes.

Et Louis ? Louis traverse une période d'anticléricalisme catholique. Il dénonce le curé de Saint Charles qui ne pense qu'à s'enrichir avec les mariages et enterrements de 1ère classe, qui fait construire un luxueux presbytère. Louis critique tout cela, mais ça reste en famille.

Et, le Front Populaire gagne les élections.

Le soir du 2ème tour. Les deux nouveaux amis, c'est à dire Louis et Robert, s'en vont aux nouvelles dans les rues d'Alger. Ils arrivent devant les locaux de l'Écho d'Alger, le journal radical-socialiste qui a soutenu le Front Populaire. Il y a là une foule énorme, enthousiaste, qui chante, qui crie, qui bat des mains. L'enthousiasme est contagieux. Robert, c'est sûr, est impressionné et pense à Lamennais. Et Louis ? Je ne sais pas.



96 Louis et Gabrielle — 1939.

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.



97 Bernard, Louis et Robert — Alger, 1940.

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.

Le 20 juillet 1936 à Sidi Ferruch, on apprend le coup de force d'un général espagnol du nom de Franco. Ce Franco, à la tête de troupes marocaines veut détruire la République du Frente Popular. Immédiatement, Louis condamne cette entreprise de Franco comme il a condamné l'agression de l'Italie contre l'Éthiopie.

Fin 1936 - début 1937, Louis, qui a refusé de suivre de la Rocque dans son nouveau Parti Social Français, Louis qui se sent à vide politiquement va écouter des orateurs du Front Populaire. Il entend des discours de Thorez, de Doriot. Il est impressionné. Il entraîne Robert à des conférences d'un certain Philippe Antoine. Ce dernier développe des thèses sociales non marxistes. Il explique les théories d'un économiste, Jacques Duboin. Ces thèses, c'est l'Économie de l'Abondance. L'homme a tout ce qu'il faut pour que règne sur terre l'abondance. Pourquoi brûler au Brésil du café dans les locomotives, pourquoi ne pas le distribuer à bon marché ? Pourquoi faire des lames de rasoir qu'on doit jeter alors que l'on dispose d'alliages d'acier inusables ? Le développement de l'orateur, Philippe Antoine, est rigoureux. L'abondance est à nos portes. L'orateur explique la crise actuelle qui a commencé en 1929. Les capitalistes sont contre l'abondance. Pour que les marchandises soient cher, elles doivent être rares...

Les conférences de cet orateur sont intéressantes. Le programme de cette Économie de l'Abondance est soutenu par un groupuscule qui se dit plus anarchiste que gauchiste, qui refuse de défiler le poing levé. Ce groupuscule a été fondé par un normalien, un certain Caron. Ce Caron prend le surnom de Jean Nocher (Caron est, dans la mythologie, le nocher qui fait traverser le Styx aux âmes défunes). Il donne à son mouvement le nom compliqué de Jeunes Équipes Unies pour une Nouvelle Économie Sociale (l'économie de Jacques Duboin). Ce titre compliqué se simplifie en J.E.U.N.E.S. en ne prenant que les initiales des mots.

Et toute cette longue digression, pourquoi ?

Attendez la fin que voici.

Un soir de mai 1937, On attend que Louis arrive pour se mettre à table. Dès le début du dîner, Robert annonce : - Je viens de donner mon adhésion à ce mouvement JEUNES

- A quelle heure es-tu allé les voir ?

- A 6 heures.

- Moi, j'y suis allé à 6h1/2 et je viens de les quitter après une bonne discussion ;

Robert en a presque pleuré de joie. Ainsi son père a fait le même chemin que lui. En est-il en partie responsable avec ces longues discussions qu'ont eu le père et le fils ?

Ces JEUNES en plus sont des hommes jeunes. Désormais, ils viendront avec les Vargues à la plage. Il y a Olombel, d'origine protestante, qui est maître pour faire une bonne mayonnaise en moins de une minute. Il y a le grand Francis, imbattable au volley ball. Et les autres, tous sympathiques.

Ils ne désirent pas trop faire la révolution. Louis non plus.

Fidélité conjugale

Louis et Gabrielle furent des époux fidèles, fidèles comme ils l'avaient promis en se mariant.

Pour Gabrielle, c'était un état normal. Avant son mariage, elle n'avait connu aucune aventure sentimentale. Son amour pour Louis l'a comblée. Elle a toujours partagé le lit de son mari,

jusque vers 1938. A cette époque, Louis prit l'habitude de dormir dans la salle à manger de l'arrière boutique tandis que Gabrielle couchait dans une des trois pièces louées au 3ème étage.

Pour Louis, qu'en était-il de la fidélité ? Dans sa jeunesse, avant son mariage, Louis a connu des aventures féminines au point de vivre quelque temps avec la même amie. Pendant sa guerre, Louis n'avait pas de termes assez violents pour parler de ces poilus qui allaient aux bordels installés un peu à l'arrière du front. Puis ce furent les années de travail, travail effectué à la maison. Jamais les enfants n'ont surpris une quelconque aventure.

Donc époux mutuellement fidèles.

Est-ce tout à fait exact ? Sans doute, sauf que je me souviens d'un certain après midi à Alger. Vers 14h, après l'hôpital, je rentre rue Sadi Carnot. Tiens ! la porte du magasin est fermée à clé. Je frappe, je frappe un peu plus fort. J'attends un peu. Nouveaux coups assez forts à la vitrine. Enfin, mon père vient ouvrir. A ma stupéfaction, Louis n'était pas seul. A la table de la salle à manger, il y avait la sœur d'un abbé de Saint Charles...



98 La famille au Jardin d'essai : Bernard, Madeleine, Louis, Gabrielle, Poupie et Robert — Alger, 1939.

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.

[RETOUR À LA VOIX ÉDITORIALE](#)[APRÈS LE RÉCIT](#)

Trois documents

Le récit de Robert s'achève sur les années algéroises ; les documents reproduits vont jusqu'en 1940. L'exemplaire familial y ajoutait quelques pièces, que l'on donne ici hors de sa voix.

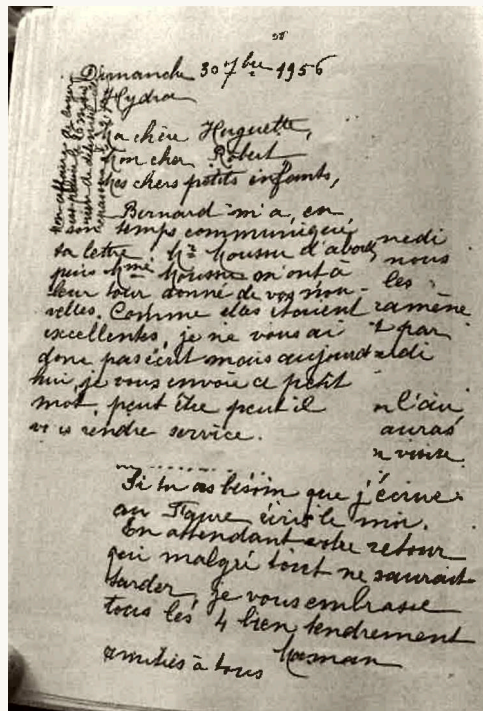


99 Portrait de femme, sans légende dans l'exemplaire. Un tableau très semblable apparaît au mur, sur la photographie de presse de 1977 (voir chapitre IV).

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.

Une lettre de Gabrielle, 1956

Le 30 septembre 1956, à Hydra, sur les hauteurs d'Alger, Gabrielle écrit à « Huguette », à « Robert » et à leurs enfants. La lettre est signée « Maman ».



100 Lettre de Gabrielle — Hydra, dimanche 30 septembre 1956 (première page).

Récit de Robert Vargues — document reproduit dans l'exemplaire familial.

Dimanche 30 7bre 1956 — Hydra

Ma chère Huguette, / Mon cher Robert / Mes chers petits enfants,

Bernard m'a, en son temps communiqué ta lettre. Mme Housse d'abord puis Mme [Housse] m'ont à leur tour donné de vos nouvelles. Comme elles étaient excellentes, je ne vous ai donc pas écrit mais aujourd'hui, je vous envoie ce petit mot, peut être peut-il vous rendre service. [...] Si tu as besoin que j'écrive au [...] écris le moi. En attendant votre retour qui malgré tout ne saurait tarder, je vous embrasse tous les 4 bien tendrement

Amitiés à tous

Maman

CONTRADICTION NON RÉSOLUE L'en-tête associe « Huguette » et « Robert », alors qu'Huguette Mignon est l'épouse de Bernard, qui est nommé dans la lettre comme un tiers. Deux lectures restent ouvertes : une autre Huguette — l'épouse de Robert, « Poupie », aurait-elle porté ce prénom ? — ou une confusion de la scriptrice. Les documents transmis ne permettent pas de trancher.

CHAPITRE VII

Du côté d'Huguette : les Mignon

1914 - début du XXe siècle



Un graveur, un comptable des musées, des étés au bord du Loing. Dans cette branche, la mémoire passe aussi par les images que l'on fabrique et celles que l'on garde.

1913

Marcel Mignon, le père d'Huguette

On revient à Huguette, mais d'une génération plus haut. Son père, Marcel Mignon, apparaît en 1913 dans un portrait en médaillon ; un second portrait, non daté, porte une légende où Fabian a glissé des guillemets malicieux : « fils du "célèbre" graveur Abel Mignon ». La célébrité, dans les familles, est une affaire de point de vue ; elle est ici, on va le voir, assez bien documentée.



50 Marcel Mignon, père d'Huguette — 1913.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.



51 Marcel Mignon, « fils du "célèbre" graveur Abel Mignon ». Non daté.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.

Sa carte professionnelle le désigne comme « chef comptable, service central des Musées nationaux », au sein de la Direction des Musées nationaux, sous l'autorité du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. C'est un métier de l'ombre : les chiffres d'une administration qui veille sur le Louvre et les grands musées de l'État.



52 Carte de Marcel Mignon, « chef comptable, service central des Musées nationaux » — Direction des Musées nationaux, ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Document familial.

NOTED E L ' É D I T E U R Le ministère de l'Instruction publique a pris le nom d'Éducation nationale en 1932 ; l'intitulé de la carte suggère donc qu'elle a été établie avant cette date. C'est une déduction, non une date attestée.

GREZ-SUR-LOING • 1914

La famille du graveur

En 1914, à Grez-sur-Loing, Abel Mignon pose avec les siens ; Marcel se tient tout à gauche. C'est la seule photographie de ce groupe où l'album identifie formellement l'arrière-grand-père. La maison, rue Wilson, porte aujourd'hui une plaque à la mémoire du graveur.



53 Abel Mignon, à droite, et sa famille ; Marcel Mignon tout à gauche — Grez-sur-Loing, 1914. (R)

Collection familiale. Restauration assistée par IA antérieure à cette édition (repère R) : détails à ne pas tenir pour preuve.



54 La maison d'Abel Mignon, rue Wilson, à Grez-sur-Loing. R

Collection familiale. Restauration assistée par IA antérieure à cette édition (repère R) : détails à ne pas tenir pour preuve.

REPÈRES • UN MÉTIER

Abel Mignon, graveur au burin (1861-1936)

Formé à l'École des beaux-arts de Paris, premier second grand prix de gravure en 1884, chevalier de la Légion d'honneur en 1908, Abel Mignon pratique la peinture et la sculpture, mais surtout la taille-douce au burin : il a gravé, selon l'article conservé par la famille, plus d'une centaine de timbres pour la France et les colonies, les artistes réclamant que leur œuvre soit gravée par lui. La gravure d'un timbre est un travail de patience extrême — une image de quelques centimètres incisée à l'envers dans l'acier, trait par trait, sous la loupe.

Il vit longtemps à Grez, où naissent ses cinq enfants, avant de rejoindre Fontainebleau pour diriger l'école de peinture Comairas, fondée par le baron Taylor ; sa fille Yvonne en reprend la direction après lui.

La plaque fut posée au 7, rue Wilson, en présence d'une arrière-petite-fille du graveur, Nicole La Bruyère. L'article qui en rend compte réserve un joli détail : Abel Mignon avait été candidat aux élections de 1910, battu par le député Dumesnil — dont la petite-fille assistait à la cérémonie. Il arrive que les familles se réconcilient autour d'un timbre.



55 « Le graveur Mignon méritait bien une plaque » — article de presse.

Article de presse transmis par la famille (journal et date non indiqués).

Abel, à l'échelle d'un timbre

Le Musée de La Poste documente Abel Mignon comme graveur du timbre Le Mont Saint-Michel, créé en 1929 et réémis en 1930, d'après un dessin de Fernand Bivel. Voilà un repère concret pour les descendants : le travail de leur ancêtre a circulé sur le courrier, dans un format qui tenait au coin d'une enveloppe. Une carrière artistique ne se mesure pas toujours à la taille de ses œuvres.

Source complémentaire : Musée de La Poste, notice « Le Mont Saint-Michel », inventaire 2010.0.105. Aucune image de cette notice n'est reproduite ici.



56 VUE DE CONTEXTE L'ancien pont sur le Loing, à Grez, vu de l'aval.

Photo : Daniel Villafruela, 2 avril 2017 — Wikimedia Commons, CC BY-SA 4.0.

REPÈRES

Grez-sur-Loing

À la lisière de la forêt de Fontainebleau, Grez garde la tour de Ganne et un vieux pont des XII^e-XIV^e siècles que Corot peint vers 1860. Viennent ensuite, logés à la pension Laurent ou à l'hôtel Chevillon, des artistes du monde entier : Robert Louis Stevenson, Carl Larsson, Frederick Delius. Les Mignon y passent leurs étés.

ENVIRONS DE GREZ-SUR-LOING • DÉBUT DU XX^e SIÈCLE

Les étés au bord du Loing

Une série de tirages, conservés sans noms, raconte des étés à la campagne. Les légendes s'en tiennent à ce que l'on voit, et c'est déjà beaucoup : des canotiers et des robes claires, un garçon en casquette devant la maison, un déjeuner sous la tonnelle avec la vallée en contrebas. Personne n'y est identifié avec certitude ; on se gardera donc de mettre des noms sur ces visages.



57 Un garçon de la famille, casquette et culottes courtes, devant la
Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.

maison — environs de Grez-sur-Loing, début du XXe siècle.



58 Assis dans l'herbe, à la lisière d'un bois.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.



59 Halte dans un pré bordé de peupliers.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.

Deux clichés pris à quelques secondes d'intervalle montrent la même scène : un âne, une bicyclette, des enfants et une jeune femme qui lève les bras. Entre les deux images, tout le monde a bougé, sauf l'âne — seul membre de l'assemblée à avoir compris ce qu'était une pose.



60 L'âne et la bicyclette.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.



61 La même scène, un instant plus tard.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.



62 Le repas sous la tonnelle, la vallée en contrebas.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.



63 Un garçon sur le perron de la maison.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.

ÉTRETAT • DÉBUT DU XXE SIÈCLE

Sur les galets

Une autre fois, la famille d'Abel Mignon pose sur la plage de galets d'Étretat ; la falaise se devine à l'arrière-plan. Étretat est alors la plage des peintres : Isabey, Courbet, Boudin, Monet entre 1883 et 1886 y ont posé leur chevalet ; le chemin de fer n'y arrive qu'en 1895, et Maurice Leblanc fait en 1909 de l'Aiguille le repaire d'Arsène Lupin. Pour une famille de graveur, ce n'est pas un mauvais choix de vacances.



64 La famille d'Abel Mignon sur la plage de galets — Étre-
Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.

tat, début du XXe siècle.

CHAPITRE VIII

Du côté de Christian

Toulelan, Huchet, Regairaz · vers 1915 - vers 1905



Une maison, une photographie de classe, un portrait de studio. Les archives sont ici moins bavardes : chaque nom sûr compte davantage.

HERBLAY

Le pavillon des arrière-grands-parents

Du côté paternel, l'album remonte par une maison. Devant le pavillon d'Herblay, au bord de la Seine, posent Fabian, en pull beige, et Laurent : c'est la maison de Marcel Regairaz et de Marguerite Mercier, parents de Jean, le grand-père aperçu à Noël 1979. La photographie appartient à l'enfance des deux frères — c'est un retour ponctuel vers les années récentes —, mais elle ouvre la porte d'une génération plus ancienne.



65 Fabian, en pull beige, et Laurent devant le pavillon de Marcel Regairaz et Marguerite Mercier, parents de leur grand-père Jean — Herblay. Non daté.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.

MONTESSON • VERS 1910-1915

Les Toulelan

Les Toulelan vivent à Montesson, dans la boucle de la Seine, une commune alors vouée au maraîchage — les salades surtout. Une photographie de classe de l'école libre, vers 1910, porte une petite croix au-dessus d'une élève : c'est Marguerite Toulelan, que Fabian désigne comme son arrière-grand-mère, épouse de Lucien Huchet. On reconnaît là le geste de quelqu'un qui a voulu, un jour, qu'on ne la perde pas dans la foule.



66 Marguerite Toulelan, future épouse de Lucien Huchet, repérée par une croix — école libre de Montesson, vers 1910.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.

NOTEDEL'ÉDITEUR L'album dit de Marguerite Toulelan qu'elle est l'arrière-grand-mère de Fabian. Les trois autres couples d'arrière-grands-parents étant identifiés (Regairaz-Mercier, Vargues-Cadet, Mignon), le couple Huchet-Toulelan pourrait correspondre à celui des parents d'Yvonne, dite « Manou ». Ce raccord reste une hypothèse ; l'arbre la signale par un trait pointillé.



67 Sœur de Marguerite Toulelan — Montesson, vers 1910.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.



68 Un Toulelan non identifié, en uniforme — Montesson, vers 1915. R

Collection familiale. Restauration assistée par IA antérieure à cette édition (repère R) : détails à ne pas tenir pour preuve.

Vers 1915, alors qu'elle habite déjà Montesson, la famille Toulelan se fait photographier dans un studio de Saint- Brieuc. Le détour par la Bretagne n'est pas expliqué ; il suggère des attaches dans la baie de Saint-Brieuc, que les documents de ce livre ne permettent pas de préciser.



69 Famille Toulelan — portrait en studio à Saint- Brieuc, vers 1915. Personnes non identifiées précisément.

Collection familiale — album transmis par Fabian Regairaz.

REPÈRES

Les boucles de la Seine, Saint-Brieuc

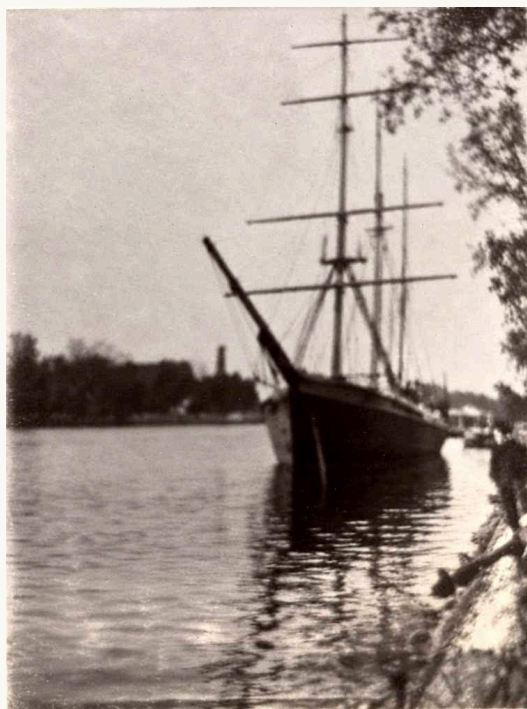
Suresnes, au pied du mont Valérien, fut un village de vignes avant de devenir industriel ; Montesson, paroisse distincte

de Chatou depuis 1360, cultive les salades ; Herblay garde une église du XIIe siècle et s'appelle Herblay-sur-Seine depuis 2018. Saint-Brieuc, chef-lieu des Côtes-du-Nord en 1790, est reliée à Paris par le chemin de fer en 1865 : dix-sept heures de voyage au lieu de six jours de diligence.

SURESNES • VERS 1905

Une image transmise

La plus ancienne photographie de cette branche porte une légende inattendue : « Famille Regairaz — Suresnes, vers 1905 ». L'image représente un grand voilier au mouillage. On la garde telle qu'elle a été transmise, avec sa réserve : un jour, peut-être, quelqu'un saura pourquoi la famille a choisi un voilier pour se représenter — ou quelle photographie s'est égarée en route.



70 « Famille Regairaz — Suresnes, vers 1905 » : légende transmise, à vérifier. L'image montre un voilier. R
Collection familiale. Restauration assistée par IA antérieure à cette édition (repère R) : détails à ne pas tenir pour preuve.

Aux origines

Au terme de cette remontée, les photographies s'arrêtent et les papiers prennent le relais. Le plus ancien repère daté du livre est une naissance : celle de Raymond Vargues, le 27 mai 1848, à Gourdon, dans le Lot, au lieu-dit le Mas de Jacques. Il est le fils d'Augustin Vargues et d'Élisabeth Dumas. Engagé volontaire en 1870, marchand tailleur, il épouse au Lude, dans la Sarthe, le 27 avril 1879, Louise Marie Leroux, fille de Louis Eugène Leroux et de Juliette Angeline Chevignier, puis fonde à Nantes une maison de confection, quai Jean- Bart.

Du côté de Gabrielle, une note manuscrite de l'exemplaire de Robert fait venir les Cadet de Ville, dans l'Oise, les Cambray de La Fère, dans l'Aisne, et les Perrault d'Ille-et-Vilaine. Du côté d'Huguette, la lignée remonte à Abel Mignon, né en 1861. Du côté de Christian, aux Regairaz de Suresnes et aux Toulelan de Montesson, au début du

XXe siècle.

Restent des questions que les documents laissent ouvertes, et que ce livre se garde de trancher : le lien entre Louis et le compositeur Félicien Vargues, que Robert posait déjà ; l'origine bretonne des Toulelan ; le mystère du voilier de Suresnes. Une famille, c'est aussi la liste de ce qu'on n'a pas encore trouvé.

Les fratries et les surnoms

Raymond Vargues (Gourdon 1848 – 1908), marchand tailleur à Nantes

Premier lit, avec Louise Marie Leroux (mariés au Lude le 27 avril 1879) :

Marguerite (1880), religieuse ursuline à Nantes Jeanne (1882), mère de Pierre Trouillet, apprenti chez Louis Raymond (1885), mort à un mois Paul (1886), ouvrier tailleur à Paris, rue de Vaugirard René (1887), zouave puis lieutenant pendant la guerre, horloger-bijoutier à Alger, 19, rue Bab-Azoun ; père de Jacques, André et Paulette Louis (Nantes, 22 décembre 1888), horloger Second lit (épouse non nommée ; « une dizaine » ou onze enfants selon les passages) : Marie, Élisabeth (épouse Biays, au Mans), Yvonne, Jean (mort vers vingt ans), Germaine, Andrée, Suzanne (marraine de Robert), Fernande (épouse Dugast), Odette, Simone (morte de tuberculose fin 1929).

Henri Cadet, tailleur, et Clémentine Perrault — la Petite Samaritaine, Rennes

Maxime (1882-1913), licencié en sciences, chimiste à Aubagne, prestidigitateur, auteur des Trucs de la mémoire Gabrielle (Rennes, 11 décembre 1886), couturière Henri, voyageur de commerce, marié puis divorcé d'une Parisienne, Madeleine Autres familiers : la tante Pauline, sœur d'Henri Cadet (morte en 1924) ; la « tante Crosnier », tante de Gabrielle.

Louis Vargues et Gabrielle Cadet (mariés à Rennes, fin 1912)

Maxime (1913), mort dans ses premiers mois Louis, dit Loulou (Rennes, 3 novembre 1915 – Alger, 27 septembre 1929) Robert, dit Bob (Rennes, 28 juin 1917), études de médecine à partir de 1936, auteur du récit ; fiancé puis marié à « Poupie » Madeleine, dite Tototte (1920), études de pharmacie ; épouse de Pierre Burel Bernard, dit Nardeau puis Ménard (1921), chirurgien-dentiste à Lyon ; épouse Huguette Mignon à Alger en 1949 Alain (1925), mort à six mois

Marcel Mignon, fils d'Abel

Luce, l'aînée Huguette (Paris 14e, 7 septembre 1927), épouse de Bernard Vargues Sœur de Marcel : Yvonne Bouisset-Mignon, peintre, directrice de l'école Comairas après son père.

Jean Regairaz et Yvonne, dite « Manou »

Christian, chirurgien, époux d'Hélène Vargues — parents de Fabian et de Laurent Catherine, épouse de Philip Tootell, à Londres

Ce qui reste ouvert

Les réserves font partie de l'histoire

Les documents transmis permettent de raconter beaucoup ; ils ne permettent pas de tout conclure. Ces points sont conservés pour guider les lecteurs qui reprendront l'enquête.

Lettre de Gabrielle, 1956

Adressée à « Huguette » et « Robert », alors qu'Huguette Mignon est l'épouse de Bernard, cité comme un tiers. Deux Huguette ? Confusion ? Non résolu.

Origine des Cadet

« Du Nord de Cambrai » selon Robert ; « de Ville (60) » selon une note manuscrite de l'exemplaire.

Enfants du second lit de Raymond

« Une dizaine » puis « onze » ; dix prénoms connus. La seconde épouse n'est pas nommée.

Mort d'Alain et du grand-père Cadet

Alain naît en 1925 et vit six mois ; Robert situe sa mort en 1926. Le grand-père Cadet meurt « en 1926, je crois ».

« Origines arabes » des Vargues

Légende familiale rapportée par Robert ; aucun document ne l'étaie.

Félicien Vargues, compositeur

Lien de parenté avec Louis inconnu (question posée par Robert).

Photographie n° « Famille Regairaz, Suresnes, v. 1905 »

La légende ne correspond pas à l'image (un voilier). Conservée comme légende transmise.

« Hélène, avec son petit air de France Gall »

Légende portée sur une photographie d'équipe hospitalière ; position d'Hélène non indiquée.

Christian « à l'internat à Lyon »

Photographie non datée ; période proposée par l'éditeur (fin des années 1960 – début des années 1970) d'après les tenues.

Parents de Manou

Le couple Lucien Huchet × Marguerite Toulelan est déduit (seule place libre parmi les arrière- grands-parents) ; à confirmer par l'état civil.

Maison d'Abel Mignon

Située rue Wilson, à Grez-sur-Loing ; le graveur meurt à Fontainebleau, où il dirigeait l'école Comairas.

Coupure de presse de 1977

Journal non identifié ; nom du second peintre mal lisible. Le portrait de femme visible au mur ressemble au portrait sans légende de l'exemplaire : simple rapprochement.

Robert et l'histoire

Quelques repères historiques du récit sont approximatifs (la « Ruhr » pour la Rhénanie, notamment) ; ils sont signalés par des notes, le texte n'est pas corrigé.

Pages manquantes

La page 56 de l'exemplaire de Robert manque ; la suite annoncée, « Huguette, sa jeunesse », n'a pas été transmise.

Corrections apportées à la lecture

Le sweat Capitaine Flam est visible sur le portrait de 1981 : la phrase de l'ancienne édition affirmant qu'il avait « perdu » a été retirée. La légende rapportant la scène chez le photographe est conservée. L'âge de Louis fils est précisé à treize ans, presque quatorze. Le rattachement Huchet-Toulelan à Manou est formulé comme une hypothèse.

Vérifier sans embellir

Les jugements politiques, les dialogues remémorés et les interprétations historiques de Robert appartiennent à son témoignage rétrospectif. Ils ne sont pas présentés comme une transcription contemporaine des conversations ni comme une histoire générale vérifiée. Les filiations doivent être contrôlées sur les actes si l'on veut prolonger les arbres au-delà de ce livre.

Sources et fabrication

Le socle familial

D'où nous venons, édition luxe transmise, 119 pages : photographies, légendes de Fabian Regairaz, documents et transcription du récit de Robert Vargues. Ce volume a été recomposé à partir de ce PDF, sans accès nouveau aux tirages ou au manuscrit original.

Robert Vargues, Louis et Gabrielle, récit commencé le 24 janvier 2002. Une page de l'exemplaire original est signalée manquante dans le dossier ; elle n'a pas été reconstituée. Les dialogues et appréciations de Robert ont été conservés dans leur attribution.

V. Marmoiton, Louis Vargues, un croisé enfant de chœur, 1915-1929, Apostolat de la Prière, 1931 : extraits et illustrations transmis dans le récit familial. Autre ouvrage représenté : Une fleur de Bretagne transplantée à Alger... Louis Vargues. Ces reproductions ne signifient pas que les deux ouvrages ont été intégralement consultés.

Documents privés : cartes de Marcel Mignon et d'Huguette Mignon-Vargues ; lettre de Gabrielle du 30 septembre 1956 ; coupure de presse de janvier 1977 ; article sur la plaque d'Abel Mignon. Les indications incertaines des légendes restent signalées.

Compléments historiques consultés

Assurance Maladie - chronologie des conventions médicales

<https://www.ameli.fr/medecin/textes-reference/convention-medecale-2024-2029/les-negociations-en-pratique/procedure-conventionnelle>

INA - lancement du Minitel en 1982

<https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/video/4291240001022/le-minitel-est-toujours-en-service>

Musée de La Poste - Le Mont Saint-Michel, Abel Mignon, émission de 1930

<https://collections.museedelaposte.fr/fr/notice/2010-0-105-le-mont-saint-michel-0284e857-9a0d-4e69-9254-054505c1d59c>

Ces compléments ont été consultés le 7 octobre 2026. Les autres repères locaux sont hérités de l'édition transmise, dont la bibliographie cite notamment les articles encyclopédiques consacrés aux lieux. Ils ne constituent pas une nouvelle vérification archivistique.

Crédits des images

Les documents familiaux sont reproduits à la demande de Fabian Regairaz. Les crédits particuliers figurent sous les images. Les photographies de contexte sont reprises du PDF source, avec les auteurs et licences qui y sont indiqués : Romainbehar (CC0), TwoWings (domaine public), Ingo Mehling et Nicolas Halftermeyer (CC BY-SA 3.0), Florian Pépelin, Jibi44 et Daniel Villafuela (CC BY-SA 4.0). Aucune nouvelle image extérieure ni illustration générative n'a été ajoutée.

Illustrations originales de cette édition : arbres de repérage et carnet de transmission. Ils sont des compositions graphiques, non des documents anciens. Les répétitions de photographies en ouverture de chapitre sont des reprises éditoriales volontaires.

Fabrication

Format A4, pages simples pour impression recto verso, marges réservées à la reliure, polices Liberation Serif et Carlito incorporées. Images conservées dans leur définition disponible ; la plupart sont des reproductions d'environ 1 200 pixels, non des scans d'originaux. Couverture photographique : environ 191 points par pouce ; illustrations intérieures dimensionnées à 220 points par pouce ou davantage.

Ce PDF constitue le bloc intérieur et une première de couverture illustrée. Une couverture de reliure avec dos et rabats dépendra du papier et du façonnage choisis. Le fichier n'est pas certifié PDF/X ; les couleurs sont celles du PDF source, sans profil CMJN imposé.

Index des personnes

Les principaux noms et leurs pages dans cette édition

Abel Mignon 6, 8, 47, 111-115, 119, 125-127

Alain Vargues 53, 71, 75, 81, 95, 126-127

Augustin Vargues 6, 58, 125

Bernard Vargues (« Ménard ») 2-3, 5-6, 8, 14, 37-38, 40-41, 44, 46-51, 53, 71, 74, 78, 88, 94, 99, 101, 105, 107, 109, 126-127

Catherine Regairaz 5, 32, 126

Christian Regairaz 3, 5, 7, 10, 12-14, 18, 23-26, 28-32, 34, 41-42, 120-127

Clémentine Perrault 6, 53-54, 56, 126

Fabian Regairaz 2, 4-20, 22-26, 28-30, 32-34, 37, 39, 42-45, 47-50, 53, 111, 116-119, 121-123, 126

Félicien Vargues 85-86, 125, 127

Gabrielle Cadet 3-4, 6, 8, 47-48, 52-109, 125-127

Henri Cadet 6, 53-54, 56, 64, 78, 126

Huguette Mignon 3, 5-6, 8, 28, 30-31, 44, 46-51, 53, 108-119, 125-128

Hélène Vargues 5-6, 10, 12-13, 18, 23-25, 28, 34, 39, 42-45, 51, 53, 126-127

Jean Regairaz 5, 7, 30-31, 126

Laurent (« Chicandier ») 2, 5-13, 15-17, 19-20, 53, 55-58, 63, 84, 115, 121, 126

Louis Vargues, père et fils 3-4, 6, 8, 47-48, 52-109, 115, 125-128

Louise Marie Leroux 6, 8, 53, 59, 125-126

Luce Mignon 49, 126

Lucien Huchet 7, 121-122, 127

Madeleine Vargues 8, 44, 53, 71-72, 74-75, 78, 88, 94, 99, 101, 107, 126

Marcel Mignon 6, 111-113, 126

Marcel Regairaz 7, 121

Marguerite Mercier 7, 121-122

Marguerite Toulelan 7, 121-123, 127

Maxime Cadet et Maxime Vargues 39-40, 45, 53-58, 64-65, 70, 86, 95, 126

Philip Tootell 5, 32, 126

Raymond Vargues 6, 8, 53, 58-59, 61-62, 83, 125-127

Robert Vargues 2-6, 8, 38, 47, 52-109, 115, 125-128

Yvonne (« Manou ») 2, 5, 7, 28, 30-31, 122, 126-128

Yvonne Bouisset-Mignon 50, 126

Élisabeth Dumas 6, 58, 125

Ce que vous nous ajouterez

L'album n'est pas terminé

Il manque déjà des noms, des dates, des explications. Ce ne sont pas des places perdues : ce sont celles des prochains lecteurs. Une photographie reconnue, une lettre retrouvée, une anecdote racontée avec son auteur peuvent rouvrir une histoire que l'on croyait close.

Si vous ajoutez une page, commencez par ce que vous savez. Ensuite seulement, écrivez ce que vous supposez. Une hypothèse bien signalée rend service ; une certitude décorative fait perdre du temps aux arrière-petits-enfants.

Le meilleur héritage de ce livre est peut-être une habitude : regarder une image assez longtemps pour poser une question. Qui a pris la photographie ? Qui manque sur le cliché ? Comment appelait-on cette maison ? Pourquoi riait-on ?

Et gardez aussi les petites histoires. La grande histoire connaît les guerres, les métiers et les départs. Elle ignore souvent le nom des poupées qui ont baptisé les bateaux.

Aux descendants de cette famille : vous n'êtes pas seulement les lecteurs de ces pages. Vous en êtes la continuation.

Un souvenir à transmettre

Une page à écrire, dater et signer. Les mots les plus simples sont souvent ceux qui restent.

Le nom de la personne qui raconte

Son lien avec la famille · la date du récit

Un lieu, une scène, une phrase que je veux garder

Ce que je sais de première main

Ce que l'on m'a raconté · par qui ?

Le document ou la photographie qui accompagne ce souvenir

Un visage à reconnaître

Conservez l'original séparément ; ajoutez ici une copie et une légende aussi précise que possible.

Une photographie à ajouter

Qui apparaît sur cette image ?

Où et quand a-t-elle été prise ?

Qui l'a conservée, qui l'a reconnue ?

Légende proposée par : Date :

Avant les mots, il y a les visages.



Laurent et Fabian · Port-Grimaud, 1989

Et après ce livre, il y a vous.